

JOURNAL DE 20 PAGES : 5 CENTS

Le Samedi

VOL. I.—NO. 8.

MONTREAL, 3 AOUT 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

COMMENT SE PERD UNE REPUTATION



Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. - SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 3 AOUT 1889.

CHASSE SPLEEN

Si un épicier vous dit que ses œufs ne sont pas battables, dispensez-vous d'en acheter.

Un journal religieux fait remarquer que l'homme qui siffle ne jure pas pendant ce temps-là. C'est possible, mais il en fait bien jurer dix à sa place.

Il y en a qui pensent que non seulement l'homme descend du singe ; mais qu'il y a beaucoup d'hommes qui n'ont même pas encore commencé la descente.

"La misère aime la compagnie" dit le proverbe ; cependant, lorsque j'ai le rhumatisme dans la jambe droite, j'aime autant que la jambe gauche ne s'en mêle pas.

Parlez-nous de cela pour le voyage : des devants de chemise en papier à sept doubles. Lorsqu'il y en a un de sale, on l'arrache et le suivant est toujours luisant.

Un misanthrope prétend que la république des lettres s'appelle ainsi parce qu'au milieu de tous les auteurs il n'y en a pas pour un souverain.

Un avocat et un requin se sont rencontrés l'autre jour sur la plage d'Orchard Beach. Leurs yeux se croisèrent comme deux éclairs et le requin s'éloigna avec dignité.

Tout est dans le nom. Si vous demandez du sel, vous paierez 2 sous la livre ; si vous demandez du chlorure de sodium le pharmacien vous le fera payer 10 centins l'once.

Conseils d'une mère à sa fille : "L'homme est comme un œuf ; tiens-le un certain temps dans l'eau bouillante, il va devenir excellent ; tiens-le trop longtemps, tu l'endurcirais."

Vous parlez de chiens intelligents ! En voici un qui mérite l'immortalité. Comme il avait entendu son maître dire à sa femme que l'année est mauvaise et qu'il n'a pas d'argent, il est allé se jeter à l'eau la veille du renouvellement des médailles au bureau de police.

Les hommes sautent trop vite sur des conclusions irrégulières. Il n'y a que les chiens qui puissent les égaler. Nous en avons vu un l'autre jour qui a produit un tintamarre épouvantable durant un service de l'armée du salut en sautant illogiquement sur la conclusion d'un chat qui s'agitait dans l'entrebaillement d'une porte.

La vie d'une locomotive est de trente ans. Les uns prétendent que c'est l'usage de l'eau qui abrège sa vie ; d'autres soutiennent que c'est parce qu'elle fume trop.

Conseils d'un quaker à son fils le jour de ses noces : "Pendant que tu faisais ta cour, je t'ai recommandé de tenir les yeux tout grand ouverts. Maintenant que tu es marié, je te conseille de les tenir à demi-clos."

Voici du nouveau pour les collectionneurs d'antiquités. Un voyageur a rapporté d'Egypte dans une précieuse petite fiole noire un dernier vestige de la grande noirceur qui couvrit ce pays du temps de Pharaon.

Nous croyons qu'un reporter fait de la fantaisie lorsqu'en parlant d'un chien que le juge faisait mettre à la porte, il ajoute : "En se voyant chassé si ignominieusement de la cour, le chien jeta un dernier regard sur le juge, pour pouvoir l'identifier sûrement à leur prochaine rencontre."

"En serai-je encore là l'année prochaine," se dit le vieux garçon qui pour prendre le bateau qui le conduira demain vers les places d'eau est encore occupé à minuit à se coudre des boutons avec une grosse aiguille qu'il enfonce péniblement dans l'étoffe de son pantalon sous la pression de son couteau.

On a déjà trouvé un emploi merveilleux pour le phonographe. On l'adapte à la sonnette des portes. Lorsqu'un collecteur sonne, la machine lui dit de sa voix la plus douce : "Revenez la semaine prochaine ; la picotte est dans la maison." On peut varier de semaine en semaine.

Un poète inconnu est venu, cette semaine, nous soumettre un manuscrit en nous apprenant qu'il l'avait fait en vingt minutes. Comme c'était une question de vitesse, nous avons cru qu'il ne devait se faire distancer par aucun autre de ses confrères ; et nous avons jeté son travail au panier en vingt secondes. Si quelque candidat à la publicité possède un meilleur record, qu'il le dise.

Enfin, les Etats-Unis ont pu définir les limites de leur territoire.

Un orateur américain vient de proposer la santé des *Etats-Unis bornés au nord par l'aurole boréale, au sud par l'infini, à l'est par la précession des équinoxes et à l'ouest par le jour du jugement dernier*. Jusque là le mot de l'Américain en réponse à l'Anglais qui se vantait de vivre dans un pays sur lequel le soleil ne se couche jamais, restait bon : "Et moi je vis dans un pays dont la carte n'est jamais exacte tant nos frontières s'étendent vite."

—N'est-ce pas extraordinaire ? Un ministre méthodiste du Dakota qui volait les chevaux de ses paroissiens !

—On a du le suspendre de son ministère.

—Non, on l'a suspendu d'un gros pin.

L'avocat.—Avez-vous observé quelque chose de particulier chez le prisonnier ?

Le témoin.—Oui, monsieur, sa moustache.

L'avocat.—Comment était-elle ?

Le témoin.—Il n'en avait pas.

Un Anglais de Montréal qui s'est installé à Paris pour vivre aux dépens d'un ami du Canada.—Ce Paris, c'est comme si j'y étais né ! Je me sens un vrai... Parisite.

L'ami du Canada.—Oui ! Vous avez raison, parasite est le mot.

—Ne penses-tu pas que tous ces remèdes brevetés doivent faire mourir quantité de personnes ?

—Nul doute à ce sujet ; mais songes donc au nombre de journaux qu'ils font vivre.

Au moins voilà de la candeur.

Nous lisons sur une affiche de la rue St. Joseph : "N'allez pas ailleurs pour payer cher et vous faire tromper. Venez ici."

L'AGITATION FRANCOPHOBE

Le redoublement de fureur avec laquelle les journaux et les hommes politiques d'Ontario battent en brèche le catholicisme et la nationalité canadienne française a plus d'une fois fait surgir la question parmi nous : " N'est-il pas temps de protester ? " Il n'est pas probable qu'une courte démonstration de notre part puisse le justifier. La violence de nos agresseurs va s'éteindre contre notre indifférence.

L'apologue suivante s'applique bien à la situation.

Un homme curieux s'était laissé prendre maladroitement le nez dans une porte.

On ne peut pas laisser prendre son nez dans une porte sans qu'il en soit notablement endommagé.

Celui-ci avait été si horriblement maltraité que le premier médecin auquel le patient le montra dit : " C'est un nez perdu ; il faut le couper. "

Le second, le troisième et le quatrième furent du même avis. Le maître du nez alla à Paris consulter un prince de la science.

Le prince de la science examina le nez et dit :

— Avez-vous montré déjà ce nez-là à quelqu'un ?

— Oui, monsieur, au médecin de ma ville.

— Et que vous a dit le médecin de votre ville ?

— Il a dit qu'il fallait le couper.

— Le médecin de votre ville est un ignorant ?

— J'en étais bien sûr.

— Vous ne l'avez pas ensuite montré à d'autres ?

— Pardon ; je l'ai montré au médecin de la ville voisine.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit, comme le premier, qu'il fallait me couper le nez.

— Ignorantissime !

— Je l'ai encore montré à deux autres ; tous deux ont été du même avis.

— Deux ânes !

— Ah ! docteur, je savais bien, moi, qu'il n'y avait pas besoin de me couper le nez !

— Certainement, mon ami, qu'il n'y a pas besoin de vous couper le nez : il tombera bien tout seul.

Et le prince de la science donna une pichenette au nez, qui tomba.

Sur 36,000,000 d'âmes en France, la statistique repartit comme suit le langage qu'on y parle.

200,000	parlent le flamand.
200,000	" l'allemand.
1,070,000	" le breton.
160,000	" le basque.
300,000	" l'italien.
100,000	" le catalan.
14,000,000	" le romano-provençal.
20,000,000	" le français et ses dialectes.

QUEL ÉGOÏSME

— Comment se fait-il, ma chère, qu'à toutes nos assemblées de l'Hôpital, tu partes toujours la dernière !

— Je le fais exprès pour qu'on ne puisse pas dire du mal de moi après mon départ.

— Vrai, c'est cela ! Tu es plus égoïste que je ne pensais. Nous refuser ce petit plaisir-là !

UN MOT DE TROP

Le prétendant.—Tiens, madame votre mère est de retour ? J'entends sa voix, en haut de l'escalier.

Clara.—Non, monsieur, elle n'arrivera que dans huit jours. C'est Freddy que vous entendez ; il essaie la scie que papa lui a achetée ce matin.

CRUELLE PROPRIÉTÉ

Un auteur (achevant d'écrire un livre de 500 pages).—Qu'est-ce que vous brûlez donc là, Brigitte ?

Brigitte.—Ce n'est rien, monsieur ; c'est du papier tout écrit. Ne cruignez pas, je n'ai pas touché au papier blanc.

EXPLIQUEZ LA DIFFÉRENCE

(Pour le SAMEDI)

Quand une femme veut faire entrer une poule dans le poulailler, elle se rend tranquillement près de la délinquante, donne à sa jupe en l'étirant des deux mains toute l'ampleur qu'elle peut, lui crie tranquillement : *Kirche, kirche* et la poule part d'un air convaincu en ligne droite vers sa demeure.

Si c'est un homme, c'est bien autre chose. Il part de la maison en maugréant : " C'est curieux qu'il n'y ait que moi pour pouvoir faire entrer une poule ! " Puis, ramassant le premier bâton venu, il le jette à la tête de l'innocente créature en l'injuriant de toutes ses forces. La poule ne perd pas une minute et ne manque jamais de prendre le contraire de la direction voulue. L'homme ne manque jamais non plus de la chasser davantage en courant après. Et le cirque commence. Elle se darde partout, tête baissée, les ailes étendues, trainant à sa suite une collection complète d'éclats de bois de four, de boîtes de ferblanc, de copeaux, de jurons avec un monsieur rouge de colère qui ferme la procession. Elle grimpe tour à tour sur le poulailler, sur la clôture, s'enfuit sous une grange, dans une haie de groseillers piquants, fait le tour de la maison, revient au sommet du poulailler, cacassant tout le temps comme seule une poule excitée sait discuter, et augmentant à chaque instant le cortège des projectiles et des malédictions. A ce moment-là, les autres poules qui n'y pensaient pas, mettent le nez à la porte, découvrent le *sport* qui s'y déroule et viennent prendre part au débat. De cette minute, la déroute est générale et le monsieur va faire serment sur la dernière marche de son perron que ces poules seront vendues le lendemain matin. C'est alors que la femme intervient et ramène d'un tour de jupe toutes les révoltées sous le régime très monarchique du poulailler.

A GASCON GASCON ET DEMI

Un monsieur, fatigué de se faire enlever des parapluies, avait fini par y attacher une étiquette avec l'inscription suivante : *Ce parapluie appartient à un homme qui frappe comme un coup de pied de cheval. Je reviens dans une minute.*

Quelle ne fut pas sa déception de trouver un jour à la place du parapluie la carte suivante : *Pris par un homme qui court comme un chien. Je ne reviens pas.*

C'est le pendant de cette aventure de restaurant, où un consommateur, appelé ailleurs pour un instant, avait mis sur son verre l'écriteau : *J'ai craché dedans.*

Lorsqu'il revient pour finir sa potion, il fut médiocrement satisfait de trouver sur la carte l'ajouté suivant fait par un passant : *Moi aussi.*

STATISTIQUE

Voici la moyenne de certaines vitesses normales.

Un homme fait	3 milles à l'heure
Un cheval "	7 " "
Un bateau à vapeur	15 " "
Un voilier	10 " "
Une rivière ordinaire	4 " "
Une rivière rapide	7 " "
Le vent d'orage	36 " "
L'ouragan	80 " "
Une balle (en proportion)	1000 " "
Le son "	1143 " "
La lumière "	190,000 " "
L'électricité "	280,000 " "
LES CHARS URBAINS	HORS DE CONCOURS

LES AVANTAGES DE LA DÉTENTION

Le juge, (au prisonnier).—Avez-vous déjà été condamné.

Le prisonnier.—Pas que je ne sache. Pas depuis cinq ans certainement.

Le juge.—Comment pouvez-vous préciser une date si sûrement, quand vous semblez perdre la mémoire pour le restant du temps ?

Le prisonnier.—Voyez-vous, si je suis certains des dernières cinq années, c'est que j'ai été en prison tout ce temps-là.

LE SAMEDI
BUCOLIQUE



I

Le beau soleil de Juillet les
attirait dans la plaine.



II

Mais une querelle d'a-
moureux les attirait bientôt
vers deux côtés opposés.



III

Il tomba au pied d'un arbre
anéanti de douleur.



VI

—Qu'entend-je ! se dit-il ; voilà qu'elle
revient ! Oh ! ce sont bien ses pas !



V

—Je vais lui faire
une surprise.



VI

—Ne te gêne pas,
ma chère.



VII

—Mais viens donc !



VIII

Voilà un particulier qui guérit de bien des maux.



IX

—Tu ne m'as pas encore, mon vieux !



X

—Viens y donc, monsieur le bœuf !



XI

—Fouille-toi ou fouille-moi
maintenant !



XII

—Elle.—C'est fini,
jamais je ne lui repar-
lerai.



XIII

—Ouf ! Que vois-je ! Son cha-
peau à l'eau !



XIV

—Mon Dieu, sauvez-le !



XV

—Jamais, non, jamais nous nous quit-
terons d'une minute !

LE TELEPHONE DES AMOUREUX



ENTRE LE TOIT ET LE SOUBASSEMENT

Marguerite.—C'est bien la voix de Gilbert que j'entends !...
Oui, cher !

MOTS D'ENFANTS

Passe un mendiant le bras en bandoulière.
—Maman regarde ce monsieur, qui se promène le bras dans un hamac !

—Qu'est-ce que tu as donc à pleurer, Tommy ?
—Je venais d'allumer un cigare de deux sous quand papa est arrivé.
—Il te l'a ôté !
—Non ! Il m'a forcé de tout le fumer.

—Mon fils, je suis content de toi, tu as fait une bonne année. Qu'est-ce que tu préfères ? Choisis entre mon estime et \$5.00.
Et le fils prenant les \$5.00 aussi vite qu'on prend la rougeole, lui répliqua :
—Si je ne prenais pas les cinq piastres, je sais que je n'aurais pas ton estime.

Grand dîner à la maison :
Henri Auguste.—Maman a mis toute la belle vaisselle qu'elle a achetée hier : Dieu que je suis content !
La mère donne de gros coups de pied au petit bavard.
—Maman, tu n'as pas besoin de me frapper sur les pieds : je ne l'ai pas dit que tu avais emprunté la nappe et les verres.

Tommy, qui a fait l'insupportable, se glisse en rampant sous les fondations d'une maison pour échapper au fouet de la mère.
Quand le père apprend l'escapade de sa progéniture, il jure de le punir sur le champ en le faisant sortir de là coute que coute.
Tommy voyant l'auteur de ses jours se traîner dans sa cachette, lui crie à demi-voix :
—Est-ce que maman veut te donner le fouet à toi aussi ?

Le petit frère de quatre ans, (à l'occasion d'un nouveau-né).—
Maman, il est tombé du ciel le bébé ?
—Oui, mon cher.
—Moi aussi, toi aussi, tout le monde, il est tombé du ciel.
—Certainement oui.
—Puis, nous allons y retourner au ciel.
—Il faut espérer que oui.
—Pourquoi que nous n'avons pas resté là tout de suite ? C'est des dépenses.

Willie a touché le bonheur suprême : il porte sa première culotte. La grand'mère lui montre un tableau représentant une légion d'anges.
—Aimerais-tu, Willie, d'être un ange comme ceux-là ?
—Non, du tout, grand'mère.
—Comment ! Pourquoi cela ?
—Parcequ'il faudrait que j'ôte mes culottes neuves.

—Il y a un nègre à Washington qui est si noir qu'il faut allumer une chandelle pour lui voir la figure.
—Nous avons mieux que cela dans notre ville. Il y a un homme si maigre qu'il est obligé d'entrer deux fois dans un appartement pour se faire apercevoir.

A CHAMBLY



M. Sollinger.—(Ayant l'intention de désigner le vieux fort)
—Vous pouvez préférer le moderne, Bob, quant à moi je préfère une antiquité comme celle-là.
Mademoiselle Odium (pinçant le bec).—Si vous me le permettez, monsieur, je vous laisserai ici.

SURABONDANCE DE PRECAUTIONS



Simmons.—Qu'est-ce que tu fais là ?

Sambo.—Ne me trahis pas. Je viens d'avoir une chicane avec Hélène et je vais mettre mon chapeau sur la voie pour que les chars le brisent. Elle va croire que je me suis fait tuer et j'en profiterai pour me raccommoier avec elle.

—A quel temps de l'année les jours commencent-ils à raccourcir ?

—Lorsque vous avez un billet à rencontrer.

Un avocat qui vient d'être volé par son clerc reçoit de lui la note suivante :—“ Monsieur, si j'ai le malheur d'être arrêté, je désire beaucoup retenir vos services pour me défendre.”

Dans une auberge américaine, on lit l'affiche suivante :

—Vous trouverez à l'hôtel d'en face de l'excellent pain, de la bonne viande et des vins fameux, si vous les y emportez.

—Regarde donc ce nez rouge.

—C'est un phare flottant.

—Comment cela ?

—Il indique qu'il passe peu d'eau en dessous.

L'oleur de grand chemin.—La bourse ou la vie.

La victime.—Je n'ai pas un sou ; j'arrive d'un bazar.

L'oleur.—Je compatissais à vos souffrances. Acceptez cette légère somme.

—Si mon patron ne rétracte pas ce qu'il m'a dit ce matin, je le laisse.

—C'est donc bien grave ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Il m'a dit de me trouver une autre place.

—Il ne faut pas que je travaille d'ici à six mois, disait un étudiant en divinité, afin d'avoir la chair plus tendre. Je me prépare à aller en mission dans l'Océanie et je songe aux petits plaisirs de ces chers sauvages.

Bertha.—C'était un beau garçon hein ! que monsieur Vadebon-cœur ?

Lina.—Oui ; mais est-ce qu'il ne l'est pas encore ?

Bertha.—Je vais te dire ; il se marie la semaine prochaine.

Nous relevons une légère erreur dans les colonnes d'un de nos confrères quotidiens qui fait dire à un rapport du coroner : “ Le défunt jouissait d'une réputation *accidentelle* et sa mort est *excellente*.” Il doit y avoir deux mots qui ont changé de place entr'eux.

—Savez-vous qu'il existe à Montréal un individu qui a passé toute son existence dans la même chambre et qui y est encore ?

—Non, en vérité je l'ignorais. Comment s'appelle-t-il ?

—Il s'appelle Alfred ; c'est mon fils ; il a trois jours.

Dans un restaurant :

—Garçon, il y a une coquerelle sur le beurre...

—Un instant, monsieur, enfoncez-la dedans, et je la prendrai en revenant de la cuisine pour l'ordre de monsieur.

Un visiteur, faisant le tour du jardin, tombe dans un trou d'eau.

Le propriétaire.—Je voulais t'avertir qu'il y avait une mauvaise fosse là-bas.

Le visiteur.—Ne t'occupe pas : je l'ai trouvée.

—Oui, monsieur, vous ne savez pas que j'ai joué avec le grand acteur Booth ?

—Vous me l'apprenez ; je n'ai même jamais su que vous étiez monté sur le théâtre.

—Oh ! ce n'est pas ce que je veux dire. Quand nous étions petits, je jouais aux marbres avec lui.

Echo de la guerre Franco-Prussienne. Le roi Guillaume rendait compte à peu près comme suit à la reine Augusta d'une de ses sanglantes victoires.

Ma très chère Augusta, rendons grâce au ciel !
Quinze mille Français envoyés chez le diable.
Allons remercier, au pied de son autel,
Dieu dont le bras puissant est aussi charitable.

Le pasteur.—Nous avons eu une petite réunion à la sacristie hier ; je ne vous ai pas vu.

Le meilleur paroissien.—Je vais vous dire, monsieur le curé, nous avons nous-mêmes une petite réunion intime à la maison le même soir.

Le pasteur.—Et vous ne m'avez pas invité !

Le paroissien.—C'était tout à fait intime. Il n'y avait que ma femme, moi, le médecin et deux jumeaux.

Un de nos violonistes célèbres avait à régler l'autre jour une course de voiture de place.

—Pardon, ce n'est pas un écu, lui dit le cocher, c'est deux piastres.

—Etes-vous fou ? vingt-cinq minutes !

—Vous chargez bien deux piastres d'entrée, vous, pour vous faire entendre vingt-cinq minutes à un concert.

—Eh ! bien, je vous paierai deux piastres quand vous pourrez me conduire sur une seule roue.

Il n'y a pas de limites à la chance. L'autre jour, un jeune homme du meilleur monde s'attarda dans une buvette avec un étranger d'excellente mine qu'il voyait pour la première fois. Il avait même d'excellentes dispositions pour le zig-zag, lorsqu'il reprit le chemin de la maison. En passant dans un endroit obscur de la ruelle des Fortifications, il poussa tout à coup un cri de découragement :

—Ah ! qu'est-ce que je vais faire ? J'ai perdu mon passe-partout.

—Ça ne fait rien reprend l'étranger, dont les libations avaient endormi la prudence ; j'ai sur moi un paquet de fausses clefs et des outils.

Il était en compagnie d'un voleur qui avait oublié son rôle.

Toute la rue Sanguinet s'amuse encore aux dépens d'un épicier qui ne s'attendait pas à celle-là. La veillée était superbe. Un certain nombre de flâneurs s'étaient attardés dans le fond du magasin, lorsqu'un aveugle vint acheter pour cinq sous de thé

—Vous n'avez pas d'idée, dit l'épicier à ses amis, comme cet aveugle a le sens du toucher délicat. Il peut désigner du bout des doigts n'importe ce qu'on lui présente.

Et pour leur en donner une preuve immédiate, il s'en va vers l'aveugle avec une mesure de sucre en lui disant : “ Si tu peux me dire ce que c'est que ça, je te le donne.”

L'aveugle palpe et répond sans hésiter : “ C'est du sable, ça, monsieur.”

LES EMOTIONS D'UNE PLACE D'EAU !



UN HOMME EN VUE.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

GOUT DE RANCE DU BEURRE

M. le professeur Girardin corrige la rancidité du beurre en le pétrissant dans une eau légèrement alcaline, c'est-à-dire dans laquelle on a fait dissoudre une petite quantité de bicarbonate de soude : dès que la saveur rance a disparu, on pétrit le beurre à plusieurs reprises dans de l'eau fraîche, puis on le sale.

M. E. Parny, à Sens, recommande de battre ou de pétrit le beurre dans une eau contenant 10 à 15 gouttes de chlorure de chaux par livre de beurre ; laisser reposer, puis pétrit dans l'eau.

PURIFICATION DES HUILES RANCES

Pour purifier les huiles qui sont devenues rances, ou qui renferment des impuretés, on se sert de tonneaux dont le fond est percé de trous : on tapisse ce fond avec de la flanelle qu'on recouvre d'une couche de 8 pouces d'épaisseur de charbon végétal.

Veut-on rendre l'huile incolore, on y applique encore une couche de charbon animal. L'huile filtrée ainsi à travers deux outrois tonneaux est alors complètement pure.

DE LA POUDRE DE VIANDE ET DU SUC DE VIANDE

Dans les ménages, on prescrit souvent l'emploi de la poudre de viande.

Voici comment on prépare ce produit : On prend un bon morceau de bœuf qu'on coupe en tranches minces, on le couvre légèrement de sucre, on l'expose au soleil ; il faut peu de temps pour le sécher et obtenir une poudre grise qui peut se conserver ; ou bien on a recours à l'étuve de Gay-Lussac qui permet de faire la préparation pendant l'hiver aussi facilement.

En opérant ainsi, on sera certain que le malade consommera une bonne partie de viande, tandis que dans le commerce on ne rejette souvent rien, et dans certains pays on emploie les foies de toute espèce d'animaux.

Pour le suc de viande, on a recours à une petite presse. On obtient peu de suc, mais, en opérant de la manière suivante, on obtient le double.

Prenez la quantité de viande que vous voudrez ; hachez-la, renfermez-la dans une boîte en fer-blanc, placez le tout dans l'eau bouillante pendant un quart d'heure. Vous obtiendrez alors le double de suc de viande, dans un bon état, que vous pourrez conserver quelques jours.

CONFITURES DE GROSEILLES

Quand les groseilles sont mûres, les ménagères ont à s'occuper de leurs confitures. Nous allons faire connaître une recette qui double le rendement et donne un produit exquis, magnifique et n'irritant pas les dents sensibles.

Bien laver les groseilles, les peser sans les égrener, les mettre dans la bassine avec un demi verre d'eau (verre à pied) par livre de fruits. Chauffer à feu doux pour faire crever les groseilles ; dès qu'elles sont crevées, jeter le tout sur un tamis, presser très légèrement avec cuiller ou écumoire. Pendant l'égouttage, faire fondre sur le feu, même poids de sucre que de fruit, avec un demi verre d'eau par livre de sucre. Dès que tout est fondu, au premier bouillon, retirer du feu la bassine, y jeter le jus, mélanger, et mettre dans les pots rapidement, car cette gelée prend très vite. On peut ajouter des framboises, elles sont pesées avec les groseilles. Si l'on n'emploie que des groseilles blanches, les framboises sont indispensables, sinon la gelée est troublée.

LIMONADES

Limonaade gazeuse sèche et formée de :

	Troy
Acide citrique.....	31 grains
Bicarbonate de soude....	31 "
Sucre en poudre.....	1½ oz.

Limonaade citrique :

Sucre.....	4 oz.
Acide citrique.....	62 grains
Essence de citron.....	7 à 8 gouttes.

Mélez une cuillerée pour un verre d'eau ordinaire.

COMPLIMENT EQUIVOQUE



Oncle Bradley.—Viens faire un petit tour de galop, toi aussi.
La petite Dorothée.—Oh ! oui ! Et puis, mon âne il sera bien plus beau que celui de Fernand.

—Mon oncle, l'amour est-il aveugle ?

—Certainement, ma nièce, quand l'autre partie est riche.

Touriste racontant à son retour les incidents de son voyage :

—Que c'est donc beau le Saguenay ! Que j'y ai passé d'heureux moments ! Ma femme était muette d'étonnement.

—Regarde donc ce mannequin qu'on a mis dans le champ ! Comment les oiseaux peuvent-ils en avoir peur ? Il est immobile.

—Ça un mannequin ! C'est un journalier.

—Papa, qu'est-ce que c'est que le *Volapük* ?

—C'est la langue universelle.

—Qui la parle ?

—Personne.

—Voilà qui bat quatre as. Un monsieur a donné un *bull-dog* à sa fille en cadeau de nocces.

—Ça s'explique : c'était sa dernière fille ; il n'a plus besoin de chien.

—Pourquoi n'allez-vous pas acheter chez Smith ?

—Jamais ! Il m'a trompé une fois. Il devait épouser ma femme et il ne l'a pas fait. Je ne fais pas d'affaires avec un homme plus fort que moi.

La mère (engageant une nourrice).—Combien allez-vous me demander ?

La nourrice.—Sans laudanum ni opium, madame, ce sera \$10 par mois ; mais avec laudanum ou opium \$7.00 par mois.

Un étranger gouailleux à l'un des gardiens des tours Notre-Dame.—Vous pouvez voir très loin d'ici !

Le gardien.—Oui monsieur.

L'étranger.—Vous pouvez voir New-York d'ici, je suppose ?

Le gardien (d'un air convaincu).—Oh ! monsieur, bien plus loin que cela.

L'étranger.—Mais jusqu'où donc ?

Le gardien.—Jusqu'à la lune, les soirs qu'il n'y a pas de nuage.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XI

(Suite)

—Ton maître a fort bien agi en enlevant sa cousine puisqu'elle l'aime et qu'on la persécutait, répondit de Morvan ; seulement il aurait dû mieux choisir ses défenseurs.

—Dame ! monseigneur, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut se fier à la discrétion de tout le monde : on ne s'adresse qu'aux personnes qui vous sont parfaitement connues, or, voilà dix ans que Jasmin et moi sommes au service de notre maître.

—Et ton maître se nomme ?

—Le vicomte de Chamarande.

—Eh bien ! tu diras de ma part au vicomte de Chamarande qu'il a extrêmement mal placé sa confiance en Jasmin et en toi. Quoi ! tu ignores qui je suis, et tu déclines ainsi, à la première sommation, le nom de ton maître ! . . .

—Oh ! monseigneur, votre reproche est injuste, je connais assez mon monde pour juger à la première vue les personnes à qui j'ai affaire. Il est impossible qu'un cavalier d'aussi bonne mine que vous n'ait pas su plaire à de charmantes dames, et ne soit pas, par reconnaissance, un peu amoureux ! Or, comme les amoureux sont bons et compatissants, je . . .

—Allons, trêve de sottises paroles, interrompit de Morvan en rougissant. Cours rassurer le vicomte de Chamarande et sa cousine, et dis-leur de ma part que si je puis leur être bon à quelque chose, ils m'obligeront infiniment en disposant de moi.

—Vous voyez bien, monseigneur, que je ne me trompais pas prétendant que vous étiez la générosité en personne.

—Voilà déjà trop de bavardage ! dépêche-toi d'aller remplir ma commission.

Le valet salua profondément le chevalier ; puis, après avoir épongé avec son mouchoir quelques gouttelettes de sang attirées par le fouet de de Morvan sur son visage, il éperonna vigoureusement sa rosse, qui, cette fois, daigna prendre presque le trot.

Alain avait écouté avec une grande attention le court dialogue échangé entre son maître et le domestique du vicomte de Chamarande.

Lorsqu'ils se vit seul avec de Morvan, il se mit à sourire de cette façon semi-niaise, semi-narquoise, habituelle aux paysans bas-bretons, puis baissant la voix :

—Si vous m'en croyez, monsieur le chevalier, dit-il, vous ne vous mêlerez de rien dans les affaires de ces gens-là !

—Je te remercie, Alain, de vouloir bien prendre la peine de me donner des conseils, répondit le jeune homme en riant.

—Dame ! monsieur le chevalier, je me suis laissé conter que l'on a vu parfois des imbéciles comme moi dire des choses sensées, et des gens de naissance et d'éducation comme vous en faire de déraisonnables.

—Que trouves-tu donc de si répréhensible dans la conduite du vicomte de Chamarande.

—D'abord, maître, je n'aime pas les gens qui ravissent les jeunes filles ! Ce sont des effrontés ! Ensuite, il me semble fort drôle que ce vicomte, se croyant poursuivi, n'ait pas même jugé à propos de mettre son nez hors de la portière : ça ne prouve pas en faveur de son courage. Enfin, quelque bon air que vous ayez, il n'y a pas lieu de vous traiter de monseigneur comme l'a fait tout le temps ce grand escogriffe de valet, et moi je me défie de ceux qui vous flattent.

—Je vois, Alain, que voyager te forme l'esprit. Alors quelle est ton opinion sur ce vicomte de Chamarande ?

—Mon opinion, monsieur le chevalier, c'est qu'il n'enlève pas du tout sa cousine ?

—Parbleu, s'écria de Morvan, voilà une réponse fort originale dont je ne t'aurais jamais soupçonné capable. Et pourquoi donc le vicomte de Chamarande, selon toi, n'enlève-t-il pas sa cousine ?

—Quand on ravit une jeunesse, on doit s'attendre à être poursuivi, n'est-ce pas ?

—Certes : aussi as-tu pu voir l'émotion que notre apparition a causée à Jasmin et à son canard.

—Or, quand on s'attend à être poursuivi, reprit Alain, on n'attelle pas à son coche deux chevaux de labour, lents comme des tortues et incapables de faire plus de trois lieues par jour ! C'est comme qui dirait si on montait la cavalerie légère avec des bœufs ! . . .

De Morvan était doué d'un esprit droit qui lui faisait accepter la vérité de quelque part et sous quelque forme qu'elle se présentât ; aussi la réflexion fort sensée d'Alain le fit-elle réfléchir.

—J'avoue, en effet, répondit-il après un moment de silence, qu'il règne dans tout ceci un certain air de mystère ! Je me tiendrai sur mes gardes.

Lorsque, cinq minutes plus tard, le chevalier passa devant le carrosse du vicomte de Chamarande, il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil curieux.

Les portières en étaient toujours hermétiquement fermées. De Morvan, fort intrigué, continua son chemin.

Le village de Nort, où nos deux aventuriers devaient coucher et où ils arrivèrent vers les trois heures, comptait à cette époque trois maisons : deux de ces maisons servaient d'auberge, la troisième était une boutique de maréchal-ferrant.

Ce fut à l'enseigne de l'*Enchanteur Merlin* qu'ils s'arrêtèrent.

Pendant qu'Alain, après avoir dessellé les chevaux, les promenait à petits pas, pour les conduire ensuite à l'abreuvoir, de Morvan entra dans l'auberge, examinait les localités et jetait en passant un regard triste et interrogateur sur les fourneaux éteints de la cuisine.

L'intérieur du bel établissement de l'*Enchanteur Merlin* comptait trois pièces : la cuisine placée au milieu ; puis une chambre à coucher située de chaque côté.

Comme ces deux chambres étaient aussi mal meublées l'une que l'autre, ou, pour parler plus exactement, comme elles ne l'étaient pas du tout, de Morvan déposa son manteau au hasard, en signe de possession, dans celle de gauche, puis il se mit en quête du dîner.

Après bien des pourparlers et des frais réels d'éloquence, il obtint un demi-poulet et un quart de livre de lard.

Rassuré sur son repas, il se dirigea ensuite, selon son habitude quotidienne, vers l'écurie, pour s'assurer que son cheval ne manquait de rien.

Vers les cinq heures, le chevalier, en compagnie d'Alain, était installé dans sa chambre, devant une table vermoulue qui supportait leur piteux dîner, lorsqu'il vit le mystérieux carrosse s'arrêter devant l'auberge de l'*Enchanteur Merlin*.

Il s'empresse de quitter la table et de courir à la fenêtre.

Cette fois, la fugitive ne pouvait plus échapper, pensait-il, à sa curiosité ; cependant il fut déçu dans son attente.

La cousine du vicomte de Chamarande descendit, il est vrai, de carrosse ; mais un voile noir tellement épais couvrait son visage, que de Morvan ne put même entrevoir ses traits.

Il jugea néanmoins, à la tournure jeune et svelte, à la démarche souple et dégagée de l'inconnue, qu'elle devait être jolie.

Son cousin, le conquérant Chamarande, semblait veiller sur elle avec une attention inquiète, qui décelait encore plus de jalousie que d'amour.

Il la tenait par le bras et la suivait comme son ombre.

Ce qui frappa surtout de Morvan, dans la personne du vicomte, ce fut l'incroyable profusion de rubans aux couleurs vives et tranchées étalée sur ses vêtements.

Le chevalier pensa que cette toilette constituait une nou-

velle mode, et n'ayant plus rien qui le retint à la fenêtre, il s'en fut reprendre son repas interrompu.

A huit heures du soir Alain, après avoir souhaité une bonne nuit à son maître, formalité à laquelle le Bas-Breton n'aurait manqué pour rien au monde, se retira dans le grenier où il devait passer la nuit.

Une fois seul, de Morvan retira d'abord son pourpoint, ensuite une ceinture de cuir qu'il avait achetée à Brest pour y mettre son or, puis, ayant fermé à clef la porte de sa chambre, placé la ceinture sous son oreiller et ses pistolets à portée de sa main, sur une chaise, il se jeta tout habillé sur son lit.

Vers les dix heures le jeune homme dormait profondément, lorsqu'un coup frappé à sa porte le réveilla en sursaut.

—Qui est là ? demanda-t-il.

—Au nom du ciel, ouvrez ! répondit à travers la serrure une voix faible et étouffée

De Morvan se jeta aussitôt en bas de son lit, prit un pistolet et se dirigea vers la porte.

Comme cette porte s'ouvrait en dedans de la chambre le chevalier, après avoir tourné la clef, se recula vivement d'un pas afin de ne pas être renversé si l'on entrait avec violence.

Que l'on juge de l'étonnement du gentilhomme, lorsqu'il vit se glisser à travers le battant entr'ouvert une femme qui, à moitié vêtue et les cheveux éparés sur la poitrine, tomba aussitôt à genoux, et lui dit d'une voix étranglée par la peur :

—Monsieur, je me fie à votre honneur et à votre courage. Sauvez-moi !... sauvez-moi !

Le chevalier avait en se couchant laissé, par mesure de précaution et selon son habitude, sa chandelle allumée ; toutefois, depuis deux heures qu'il dormait, la mèche s'était allongée et carbonisée de telle façon qu'elle ne jetait plus alors que de faibles lueurs, incapables de vaincre complètement les ténèbres de la nuit.

De Morvan allait interroger l'inconnue, quand un bruit de pas venant de la cuisine et paraissant se diriger du côté de sa chambre, arriva jusqu'à lui.

—Fermez la porte, fermez la porte, monsieur, ou c'en est fait de nous, dit vivement et à voix basse la visiteuse nocturne en montrant un effroi extrême.

—Je ne vois pas trop, madame, ce que vous pouvez craindre puisque je suis là, répondit le jeune homme. Quant à ce qui me concerne, ne prenez, je vous en prie, aucun souci ; nous autres gentilshommes bretons nous passons pour avoir le crâne dur et le poignet assez solide. Malheur au premier qui entrera !

L'inconnue, sans tenir compte des paroles du chevalier de Morvan, se leva d'un bond, et s'élançant vers la porte, fit tourner la clef dans la serrure ; puis, pâle comme une morte, elle recula en chancelant sous le poids d'une émotion indicible, et alla tomber, moitié couchée, moitié assise, sur le pied du lit

Le chevalier, debout et immobile devant elle, la contemplait avec une véritable stupéfaction, se demandant presque s'il n'était pas le jouet d'un songe.

—Ah ! monsieur, reprit bientôt l'inconnue en rompant la première le silence, je vous dois le vie !

—Vous me devez tout au plus une explication, lui répondit de Morvan, qui, donnant une violente secousse au flambeau, débarrassa le chandelier de ses carbonisations et lui rendit toute sa clarté.

—De grâce, monsieur, ménagez ma pudeur et ayez pitié de ma honte, reprit l'inconnue.

Ces mots dits d'une voix touchante, appelèrent l'attention du chevalier sur le visage de la jeune femme : il ne put retenir un cri de surprise et d'admiration en apercevant la plus jolie figure qu'il soit possible d'imaginer.

Avant et depuis sa rencontre avec Nativa, jamais des traits aussi charmants n'avaient frappé sa vue.

—Veillez, je vous en supplie, madame, lui dit-il après

un assez long silence et d'une voix mal assurée, m'apprendre quels sont les dangers que vous courez. Je suis persuadé de la justice de votre cause : ayez, je vous en conjure, confiance en mon honneur et en mon épée !

—Oh ! je ne crois plus à rien, monsieur, répondit l'inconnue, qui se mit à verser d'abondantes larmes, j'ai déjà été si indignement trompée ! Non, reprit-elle avec force, je ne crois plus à rien !

—La méfiance ne tient pas contre des faits, madame, dit de Morvan après avoir réfléchi ; ordonnez, j'obéirai !

Ces paroles, prononcées avec un ton qui respirait la franchise et la détermination, parurent calmer un peu les appréhensions de la douleur de la jeune femme, qui bientôt cessa de pleurer et leva enfin sur le chevalier ses grands yeux encore humides et déjà souriants.

Soit que la bonne grâce de de Morvan, ou mieux encore sa respectueuse attitude, eût charmé la belle inconnue, toujours est-il qu'après l'avoir considéré pendant quelques instants à la dérobée, elle parut reprendre confiance.

—Je me nomme Ismérie, continua-t-elle, et je suis la fille du comte de Blinval, dont le nom illustre ne vous est sans doute pas inconnu.

Fille unique et héritière de biens immenses, j'étais entourée sans cesse de prétendants à ma main.

Il y a environ deux mois que le vicomte de Chamarande, exilé de la cour pour ses débordements, arriva dans notre province et vint trouver mon père, pour solliciter sa protection et son crédit.

Le vicomte de Chamarande est d'une fort bonne famille, mais, en revanche, il possède tous les défauts imaginables ; violent, cruel, menteur, joueur, débauché, sans foi ni loi, il est complètement incapable d'une action généreuse ; quand son intérêt ou ses passions sont en jeu, il ne recule pas devant un crime.

Il y a quatre jours je me promenais à la nuit tombante dans le parc du château de mon père, lorsqu'au détour d'une allée je me trouvai face à face avec le vicomte qui, pâle, les habits en désordre et la respiration oppressée, paraissait en proie à une émotion extrême. Il me poussa violemment dans un carrosse arrêté au milieu du chemin.

—Si vous criez, si vous prononcez un mot, vous êtes une femme morte, me dit-il. Puis refermant la portière : " Fouette, cocher !" ajouta-t-il. Et le carrosse partit avec la rapidité de l'éclair.

—Il paraît qu'il n'était pas alors attelé avec les chevaux de labour que j'ai vus, interrompit de Morvan.

—Non, monsieur, se hâta de répondre l'infortunée Ismérie en rougissant d'une façon presque imperceptible, le carrosse, lorsque je fus enlevée, était traîné par deux magnifiques coursiers de race.

—Qui sont morts sans doute à la peine.

—Oui, monsieur, après un galop effréné de douze heures. Je termine mon récit : la crainte, l'horreur, la stupéfaction que j'éprouvai étaient telles, que le vicomte n'avait pas besoin de me recommander le silence : j'étais anéantie ! Le misérable profita de mon état pour me bâillonner d'abord, puis pour m'attacher ensuite les mains. Je perdis connaissance.

L'infortunée Ismérie s'arrêta : des sanglots étouffaient sa voix.

De Morvan, indigné, serrait ses poings avec rage ; enfin rompant le silence :

—Et lorsque vous revintes à vous ? dit-il.

—Lorsque je revins à moi, répéta Ismérie, le vicomte de Chamarande me déclara qu'il ne m'aimait pas, mais que ne possédant plus une obole de patrimoine et voulant à tout prix refaire sa fortune, il m'avait compromise afin de rendre un mariage inévitable entre lui et moi.

—Mais, mademoiselle, ce forfait ne doit pas rester sans vengeance ! s'écria de Morvan avec toute l'énergie de son honnêteté révoltée. Puisque vous avez bien voulu me confier la défense de vos intérêts, je vais aller trouver ce Chamarande et...

Les sanglots étouffaient la voix de l'infortunée jeune fille.

— Suivez-moi, mademoiselle, reprit de Morvan, et n'ayez aucune inquiétude. Foi de Dieu ! ce vicomte de Chamarrande ne vous persécutera plus. Il a péché, c'est un homme mort.

Quand de Morvan disait de quelqu'un "Il a péché," c'était de sa part, ainsi que nous l'a appris Alain au commencement de cette véridique histoire, le signe infaillible d'une profonde et terrible colère.

De Morvan se dégagea doucement de l'étreinte de la jeune fille qui l'avait saisi par le bras, et après être allé réveiller Alain, il se dirigea d'un pas rapide et résolu vers l'auberge où il pensait trouver le vicomte de Chamarrande.

Quelques secondes plus tard, le chevalier pénétrait dans la cuisine de l'auberge, où régnait une profonde obscurité.

— Eh ! maître, lui dit Alain à voix basse et en le touchant à l'épaule, m'est avis que puisque celui que vous cherchez à des pistolets, il ne lui serait pas difficile de vous envoyer en toute impunité une balle dans la tête. Laissez moi aller quérir la lumière qui brûle dans votre chambre ! Une fois que vous y verrez clair, vous n'aurez plus à craindre de trahison et vous punirez le coquin à coup sûr.

Le conseil du Bas-Breton était fort sensé : de Morvan l'accepta avec reconnaissance.

— Va chercher la lumière, dit-il à Alain.

Alain s'empressa d'obéir, et revenant bientôt une chandelle à la main, il passa devant son maître et entra résolument le premier dans la chambre occupée par le vicomte de Chamarrande.

Une double exclamation d'étonnement, poussée simultanément par le Bas-Breton et par le gentilhomme retentit.

— Personne ! Il est parti ! s'écria de Morvan.

— Tiens, il a eu soin d'emporter ses hardes, dit Alain.

Le maître et le domestique se regardèrent.

— Ah ! jour de Dieu ! reprit vivement Alain, mousieur le chevalier, avez-vous votre or sur vous ?

— Non ; pourquoi cette question ?

— C'est qu'en allant chercher de la lumière, j'ai aperçu un louis tombé sur le parquet de votre chambre ! On nous a volés !

A ce cri parti du fond du cœur de son domestique, de Morvan éprouva comme un éblouissement et il s'élança dans sa chambre.

Hélas ! Alain n'avait deviné que trop juste. La ceinture de cuir contenant toute la fortune du jeune homme, ceinture qu'il avait déposée sous son oreiller, avait disparu.

Cette découverte produisit une telle impression sur le malheureux gentilhomme, qu'il resta pendant quelques instants incapable de prononcer une parole.

— Non, c'est impossible, dit-il enfin, j'aurai mal cherché.

D'une main qui tremblait, il souleva d'abord, puis jeta ensuite par terre le mince matelas de son lit. Rien !

Il faudrait un pinceau pour rendre le désespoir comique et profond, tout à la fois, que rélétaient le visage d'Alain ; le pauvre garçon était, littéralement parlant, anéanti.

— Allons, mon gars, du courage, lui dit de Morvan, tout espoir n'est pas encore perdu ; il est presque certain que nous rattrapperons ce Chamarrande, nous sommes admirablement montés et lui est à pied : du courage !

— Ah ! mille démons ! s'écria le Bas-Breton, la coquine paiera au moins pour lui.

— De qui veux-tu parler ? de mademoiselle de Blinval ? Alain, la douleur t'égare ! Cette infortunée est encore bien plus à plaindre que nous.

— A plaindre ! une chontée pareille ! Allons donc, monsieur le chevalier ! c'est-à-dire... tenez, j'étouffe... c'est une femme, c'est vrai, mais, ma foi, tant pis.

Alain, suffoqué par la colère, s'élança hors de la chambre ; de Morvan le suivit.

XII

A peine les deux infortunés voyageurs venaient-ils de mettre le pied hors de l'auberge, qu'ils virent sortir de l'écurie, d'un côté le vicomte de Chamarrande et mademoiselle Ismérie de Blinval, de l'autre Jasmin et son compagnon qui, montés, les deux premiers sur le cheval de de Morvan, les deux derniers sur le vigoureux bidet d'Alain, s'enfuyaient à fond de train.

— Au revoir, chevalier ! cria la perfide Ismérie d'une voix entrecoupée par un rire insolent. Ce Chamarrande est un scélérat ; mais que voulez-vous, je l'aime !

A cette confirmation si irrécusable et si inattendue de son malheur qu'aggravait et compliquait encore la perte de son cheval, de Morvan, malgré son énergie et sa présence d'esprit, resta immobile, le col tendu, la bouche entr'ouverte et comme frappé de paralysie. Il n'en fut pas de même d'Alain.

— Moi aussi je cours bien ! s'écria-t-il. Ma bonne sainte Anne d'Auray, trois cierges si je rattrape les voleurs !

Prenant aussitôt son élan, le Bas-Breton se jeta de toutes ses forces à la poursuite des fuyards.

Une minute ne s'était pas écoulée depuis le départ de son domestique que de Morvan, toujours immobile à la même place, entendit retentir une détonation. Craignant que son fidèle Alain n'eût été victime de son dévouement, il s'élança à son tour, de toute sa vitesse, dans la direction du coup de feu. Heureusement les appréhensions du jeune homme n'étaient pas fondées. Il ne tarda pas à rencontrer Alain qui, la tête basse, l'air humilié et la démarche traînante, s'en revenait de son infructueuse expédition.

— Eh bien ! lui demanda de Morvan.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, à présent, il m'est prouvé que les chevaux courent mieux que les hommes.

— Ce coup de feu que j'ai entendu ?

— Oui, parlons-en de ce coup de feu, répondit Alain avec une mauvaise humeur croissante. J'avais bien raison de prétendre, moi, que ces mousquets coupés ne sont bons qu'à parader et ne valent rien du tout à l'usage.

— Tu as manqué ton homme ?

— C'est-à-dire que je les ai manqués tous les deux, ou du moins si je les ai touchés, faut croire que les balles envoyées par les mousquetons ne sont pas bien dangereuses, car mes deux grelins ont continué leur chemin comme si de rien n'était. J'avais tout de même joliment visé !

— Allons ! cette fois tout espoir est perdu, murmura de Morvan en reprenant le chemin de l'auberge.

— Aussi, pourquoi vous êtes-vous mêlé des affaires de ces gens-là ? je vous ai averti.

— Que veux-tu, on ne peut rien contre la destinée.

— Tenez, monsieur le chevalier, je crois que le parti le plus sage que nous ayons à prendre est de retourner à Penmark. Vous vous arrangerez facilement pour faire rebâtir votre maison ; vous tâcherez d'oublier vos idées de fortune, et nous reprendrons notre ancien train de vie.

On conçoit combien ce projet devait peu sourire à l' amoureux jeune homme. Aussi ne daigna-t-il même pas le discuter et se contenta-t-il de répondre à Alain :

— Tu es libre, mon gars, de ne pas lier ton sort au mien et de reprendre, si bon te semble, le chemin de Penmark. Quant à moi, dussé-je, pour atteindre Paris, me traîner à pied, sans chaussure et en demandant l'aumône de mon pain, je poursuivrai ma route et j'arriverai.

— Nous arriverons ensemble, monsieur le chevalier, dit Alain. Vous me croyez donc un abominable gremlin pour vous figurer que je vais vous abandonner ainsi ? Mais il se fait tard, et vous avez besoin de repos ; rentrez chez vous et tâchez de dormir. Demain matin nous causerons, si vous voulez bien le permettre. La nuit porte conseil.

Lorsque, trois heures plus tard, le soleil éclaira l'horizon, le jeune homme, toujours livré à ses réflexions, arpentait encore d'un pas saccadé et nerveux l'intérieur de sa chambre.

Alain se présenta bientôt devant lui.

—Maître, lui dit-il en entrant, je viens prendre vos ordres.

—Mon gars, dit-il à Alain : le hasard te retire à Nort le bidet qu'il t'avait donné à Brest, que la volonté de Dieu soit faite ! Lorsque nous quittâmes Penmark tu me suivais à pied, j'espère que tu ne te refuseras pas à m'accompagner encore maintenant que je suis démonté.

—Vous ! aller à pied, monsieur le chevalier ! s'écria Alain indigné, c'est impossible !

—Tellement possible, mon gars, que je commence déjà mon voyage, répondit le gentilhomme, qui, adressant un signe d'adieu à l'aubergiste, s'éloigna aussitôt d'un pas rapide et sans retourner la tête.

A un quart de lieue environ de l'auberge, de Morvan ayant cru entendre partir de derrière un buisson des gémissements et des soupirs, quitta la grande route et se dirigea en toute hâte vers l'endroit d'où semblaient venir ces plaintes. Que l'on juge de l'étonnement du chevalier lorsqu'il aperçut gisant à terre et baigné dans son sang un homme prêt à rendre le dernier soupir.

—Vive Dieu ! s'écria joyeusement Alain, les français ne sont pas si sots que je le croyais. Leur invention des mousquetons est réellement une fort belle chose.

Le Bas-Breton venait de reconnaître dans l'homme blessé le compagnon de Jasmin.

XIII

L'apparition de de Morvan ne causa aucune émotion au complice du prétendu vicomte de Chamarrande ; le misérable sentait la mort si près de lui qu'il ne craignait plus le châtement.

—Au nom du ciel, dit-il, d'une voix entrecoupée déjà par le commencement de l'agonie, au nom du ciel, donnez-moi à boire. Ma gorge est en feu... une soif intolérable me dévore... de l'eau... de l'eau... je vous en conjure ?

De Morvan fit signe à son domestique, —Alain portait à son col une gourde pleine d'eau et de vin,—de satisfaire le désir du moribond.

Le Bas-Breton s'agenouilla auprès du blessé, puis soulevant sa tête d'une main, et de l'autre lui montrant la gourde :

—Je ne te donnerai à boire, lui dit-il, qu'autant que tu répondras avec sincérité à mes questions.

—A boire, de l'eau, répéta le blessé d'une voix à peu près inintelligible.

—Réellement, je manque de caractère et je suis trop bon ! Allons, tiens, voici la gourde.

Le misérable s'en saisit avec empressement ; mais à peine eut-il absorbé deux ou trois gorgées de liquide, qu'Alain la lui arracha brusquement, en disant :

—Pour le moment en voilà assez ! A présent tu dois pouvoir parler ! Si je suis content de ta franchise je redoublerai la dose ! Quel est ce vicomte de Chamarrande et la coquine qui l'accompagne.

—Chamarrande, Jasmin et moi, sommes des déserteurs du régiment d'Anjou. Quant à Ismérie, c'est, tout ce que vous voudrez, une créature perdue.

—D'où provenaient votre carrosse et vos chevaux ?

—D'un vol, nous les avons pris la veille à une troupe de comédiens ambulants. Mais à boire, oh ! encore un peu d'eau.

—Tu en auras à discrétion, si tu réponds franchement à une dernière question ; quels sont les vrais noms de Chamarrande et de Jasmin, quelle route ont-ils suivie, où pourrions-nous les retrouver ?

—Chamarrande se nomme Rigaut, et Jasmin Picou. Quant à la route qu'ils ont suivie, je vous juge que je l'ignore. Nous nous sauvions à l'aventure quand votre balle m'a atteint. A présent j'ai dit tout ce que je savais, de l'eau ! à boire !

Le déserteur ne méritait certes guère de pitié ; toutefois les douleurs qu'il endurait étaient si atroces que de Morvan eut compassion de lui.

—Donne ta gourde à ce pauvre diable, dit-il à Alain, et laisse-le boire à son aise et sans le fatiguer davantage par tes questions. Il n'a en ce moment aucun intérêt à nous tromper. Il nous a appris tout ce qu'il sait lui-même.

Le Bas-Breton présenta de nouveau la gourde au moribond, qui s'en empara par un geste brusque et nerveux ; mais à peine y eut-il porté les lèvres, qu'il la laissa tomber ; un tremblement convulsif agita violemment son corps, il raidit ses membres, s'agita pendant quelques secondes et resta immobile : il était mort !

—Eloignons-nous, dit de Morvan d'un air pensif.

Le chevalier et le Bas-Breton abandonnèrent le cadavre du déserteur et se remirent en route, mais à peine avaient-ils fait une centaine de pas, qu'Alain s'arrêta court :

—Soyez assez bon pour m'attendre un moment, monsieur le chevalier, dit-il ; j'ai oublié une chose fort importante.

—Que peux-tu donc avoir oublié, Alain ?

—De rendre les derniers devoirs au mort, répondit le serviteur, qui, sans attendre l'assentiment de son maître, s'éloigna en courant. Cinq minutes plus tard le Bas-Breton était de retour : il paraissait radieux.

—Voici, monsieur le chevalier, ce qu'il y avait dans les poches du défunt, dit-il en ouvrant la main et en montrant une dizaine de pistoles en or, c'est bien le moins que l'on reprenne son bien là où on le trouve.

—Tu vois, Alain, qu'il ne faut jamais douter de la bonté de la Providence, répondit de Morvan, qui prit bravement son parti sur cette restitution un peu illégale, mais que sa position ne lui permettait pas de repousser.

—Sans compter, ajouta Alain, que je n'ai rien promis cette fois à ma bonne sainte Anne d'Auray ! C'est encore trois cierges d'économisés.

Vers la fin de la journée, les deux piétons, après une dure et longue étape, aperçurent les premières maisons d'Aecenis, où ils devaient coucher.

Les deux compagnons de route trouvèrent, en arrivant à Aecenis, une bonne aubaine à laquelle ils ne s'attendaient certes pas, c'est-à-dire des négociants voyageurs qui, se rendant à Paris et craignant les dangers de la route, leur offrirent, s'ils voulaient se joindre à eux, de leur louer deux chevaux à raison de cent livres : de Morvan s'empressa d'accepter.

Quinze jours plus tard, le chevalier et son domestique, heureusement arrivés au terme de leur voyage, descendaient vers les sept heures du soir, à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec, à l'hôtel du Cheval blanc.

Alain avait été effrayé par la grandeur de la ville de Brest, mais la vue de Paris ne parut lui causer qu'une médiocre impression.

Quant à de Morvan, à peine eut-ils mis pied à terre, que son premier soin fut de s'informer où se trouvait situé l'hôtel d'Harcourt.

Dès que le gentilhomme eut obtenu le renseignement qu'il désirait, il se fit conduire par un garçon de l'hôtel à la chambre qui lui était assignée : il avait hâte, afin de pouvoir sortir sans perdre de temps, de réparer le désordre de sa toilette, sérieusement compromise par les fatigues de la route.

Alors seulement il s'aperçut d'une chose à laquelle, dans son impatience de revoir Nativia, il n'avait pas encore songé et qui méritait bien cependant d'appeler toute son attention, c'est-à-dire que ses vêtements usés et déchirés lui donnaient plutôt l'air d'un vagabond que d'un fils de bonne maison.

—Parbleu ! s'écria-t-il après un moment de réflexion, je suis sauvé ? Comment diable cette idée ne m'est-elle pas venue plutôt ?

(A suivre ;

QUALIFIE



Le rédacteur.—Croyez-vous que votre fils aie tout ce qu'il faut pour être journaliste ?

Le père.—Certainement oui ! Ce matin-là peut rester trois jours sans manger, et il connaît tous les endroits où le lunch est donné gratuitement.

LE FORGERON DES PYRÉNÉES

I

“ Toi qui hantes les monts, la nue et les esprits,
Berger du Tourmalet dis-nous donc quelque histoire :
Tes troupeaux sont parqués, tout dort, la nuit est noire,
L'heure est bonne pour les récits.

—Eh bien ! soit, sur ce lit de mousse et de lavande,
Autour du pauvre pâtre asseyez-vous en rond :
Je vais vous raconter une vieille légende,
La légende du Forgeron.

II

C'était près d'une frontière.
En plein hiver, quand le grand froid
Fait blottir l'ours dans sa tanière,
Et les montagnards sous leur toit.

Devers Viscos, devers Barèges,
Dans les sentiers, pas un vivant :
On ne voyait rien que les neiges,
Il ne passait rien que le vent.

Seulement le long d'une gorge,
Du mont Sinistre au mont Perdu,
L'écho lointain d'un bruit de forge
Par moments était entendu.

Depuis l'aube, tout près du gave,
Bras et marteaux étaient en jeu,
Le métal coulait comme lave,
Et jetait des flocons de feu.

Noirci par le charbon qui fume,
Velu comme un démon d'enfer,
Un forgeron sur son enclume
A coups pressés battait le fer.

Il avait un air effroyable,
Et l'on disait, dans son endroit,
Qu'il ne craignait ni Dieu ni diable
Et qu'il ne marchait pas bien droit.

Tout à coup au seuil de la porte
Se présente un pauvre vieillard,
Dont la barbe d'étrange sorte
Semble de neige et de brouillard.

Il touchait à cette montagne,
A ce val horrible d'Héas
Où la peur en plein jour vous gagne,
Et d'où l'homme ne revient pas

Il entendait mugir les trombes,
Ce mortel effroi des passants,
Et l'avalanche au fond des combes
Qui s'engouffrait en hondissant.

“ Maître, dit-il, puis-je à ta flamme
“ Chauffer mes membres engourdis ?
“ J'ai bien froid ! Dieu garde ton âme,
“ Et la mette en son paradis !

—Que le diable emporte la tienne !”
Répondit le noir forgeron ;
“ Mais, en attendant qu'il te tienne,
“ Attrape ceci, vieux larron !

“ C'est ma charité du dimanche,”
Et d'un fer rouge, en blasphémant,
Il lui larde sa barbe blanche,
Qui se recoquille en fumant.

Mais, ô prodige ! à cet outrage,
Au lieu du vieillard, apparaît
Un radieux et doux visage :
C'était Jésus de Nazareth !

A cet aspect, l'homme farouche
Est saisi d'un grand tremblement :
Un cri rauque sort de sa bouche
Et se change en rugissement.

Tout son corps de poil se hérissé :
Il fuit, et va, pareil aux ours,
Hurler d'horreur au précipice
Et d'épouvante aux carrefours.

Un pâtre espagnol, le vieux Pèdre,
L'a vu rôder plus d'une fois,
Et jamais on n'en parle à Gèdre
Sans faire des signes de croix.”

UNE HISTOIRE DE TOUS LES JOURS



—Tenez-vous bien, là ! sur les pattes ! Je veux savoir qui est le maître, ici.

DE LA SOIF

La soif est le sentiment intérieur du besoin de boire.

Une chaleur d'environ cent six degrés de Fahrenheit vaporisant sans cesse les divers fluides dont la circulation entretient la vie, la déperdition qui en est la suite aurait bientôt rendu ces fluides inaptes à remplir leur destination, s'ils n'étaient souvent renouvelés et rafraîchis : c'est ce besoin qui fait sentir la soif.

Nous croyons que le siège de la soif réside dans tout le système digesteur. Quand on a soif (et en notre qualité de chasseur nous y avons souvent été exposé), on sent distinctement que toutes les parties inhalantes de la bouche, du gosier et de l'estomac sont entreprises et nérctisées ; et si quelquefois on apaise la soif par l'application des liquides ailleurs qu'à ces organes, comme par exemple le bain, c'est qu'aussitôt qu'ils sont introduits dans la circulation, ils sont rapidement portés vers le siège du mal, et s'y appliquent comme remèdes.

DIVERSES ESPÈCES DE SOIF

En envisageant ce besoin dans toute son étendue, on peut compter trois espèces de soif : la soif latente, la soif factice et la soif adurante.

La soif latente ou habituelle est cet équilibre insensible qui s'établit entre la vaporisation transpiratoire et la nécessité d'y fournir ; c'est elle qui, sans que nous éprouvions quelque douleur, nous invite à boire pendant le repas, et fait que nous pouvons boire presque à tous les moments de la journée. Cette soif nous accompagne partout et fait en quelque façon partie de notre existence.

La soif factice, qui est spéciale à l'espèce humaine, provient de cet instinct inné qui nous porte à chercher dans les boissons une force que la nature n'y a pas mise, et qui n'y survient que par la fermentation. Elle constitue une jouissance artificielle plutôt qu'un besoin naturel : cette soif est véritablement inextinguible, parce que les boissons qu'on prend pour l'apaiser ont l'effet immanquable de la faire renaître ; cette soif, qui finit par devenir habituelle, constitue les ivrognes de tous les pays ; et il arrive presque toujours que l'impotation ne cesse que quand la liqueur manque ou qu'elle a vaincu le buveur et l'a mis hors de combat.

Quand, au contraire, on n'apaise la soif que par l'eau pure, qui paraît en être l'antidote naturel, on ne boit jamais une gorgée au delà du besoin.

La soif adurante est celle qui survient par l'augmentation du besoin et par l'impossibilité de satisfaire la soif latente.

On l'appelle *adurante*, parce qu'elle est accompagnée de l'ardeur de langue, de la sécheresse du palais, et d'une chaleur dévorante dans tout le corps.

Le sentiment de la soif est tellement vif, que le mot est, presque dans toutes les langues, le synonyme d'une appétence excessive et d'un désir impérieux ; ainsi on a soif d'or, de richesses, de pouvoir, de vengeance, etc., expressions qui n'eussent pas passé, s'il ne suffisait pas d'avoir soif une fois dans sa vie pour en sentir la justesse.

L'appétit est accompagné d'une sensation agréable, tant qu'il ne va pas jusqu'à la faim ; la soif, n'a point de crépuscule, et dès qu'elle se fait sentir il y a malaise, anxiété, et cette anxiété est affreuse quand on n'a pas l'espoir de se désaltérer.

Par une juste compensation, l'action de boire peut, suivant les circonstances, nous procurer des jouissances extrêmement vives ; et quand on apaise une soif à haut degré, ou qu'à une soif modérée on oppose une boisson délicieuse, tout l'appareil papillaire est en titillation, depuis la pointe de la langue jusque dans les profondeurs de l'estomac.

On meurt aussi beaucoup plus vite de soif que de faim. On a des exemples d'hommes qui, ayant de l'eau, se sont soutenus pendant plus de huit jours sans manger, tandis que ceux qui sont absolument privés de boissons ne passent jamais le cinquième jour.

La raison de cette différence se tire de ce que celui-ci meurt seulement d'épuisement et de faiblesse, tandis que le premier est saisi d'une fièvre qui le brûle et va toujours en s'exaspérant.

On ne résiste pas toujours longtemps à la soif ; et en 1787, on vit mourir un des cent-suisse de la garde de Louis XVI, pour être resté seulement vingt-quatre heures sans boire.

Il était au cabaret avec quelques-uns de ses camarades : là, comme il présentait son verre, un d'entre eux lui reprocha de boire plus souvent que les autres et de ne pouvoir s'en passer un moment.

C'est sur ce propos qu'il gagea de demeurer vingt-quatre heures sans boire, pari qui fut accepté, et qui était de dix bouteilles de vin à consommer.

Dès ce moment le soldat cessa de boire, quoiqu'il restât encore plus de deux heures à voir faire les autres avant que de se retirer.

La nuit se passa bien, comme on peut croire ; mais dès la pointe du jour, il trouva très dur de ne pouvoir prendre son petit verre d'eau-de-vie, ainsi qu'il n'y manquait jamais.

Toute la matinée il fut inquiet et troublé ; il allait, venait, se levait, s'essayait sans raison, et avait l'air de ne savoir que faire.

A une heure il se coucha, croyant être plus tranquille : il souffrait, il était vraiment malade ; mais vainement ceux qui l'entouraient, l'invitaient-ils à boire, il prétendait qu'il irait bien jusqu'au soir ; il voulait gagner la gageure, à quoi se mêlait sans doute un peu d'orgueil militaire qui l'empêchait de céder à la douleur.

Il se soutint ainsi jusqu'à sept heures ; mais à sept heures et demie il se trouva mal, tourna à la mort, et expira sans pouvoir goûter à un verre de vin qu'on lui présentait.

Je fus instruit de tout ces détails dès le soir même par le sieur Schneider, honorable frère de la compagnie des cent-suisse, chez lequel je logeais à Versailles.

CAUSES DE LA SOIF

Diverses circonstances unies ou séparées peuvent contribuer à augmenter la soif. Nous allons en indiquer quelques-unes qui n'ont pas été sans influence sur nos usages.

La chaleur augmente la soif ; et de là le penchant qu'ont toujours eu les hommes à fixer leurs habitations sur le bord des fleuves.

Les travaux corporels augmentent la soif ; aussi les propriétaires qui emploient des ouvriers ne manquent jamais de les fortifier par des boissons ; et de là le proverbe que le vin qu'on leur donne est toujours vendu.

La danse augmente la soif ; et de là le recueil des boissons corroborantes ou rafraîchissantes qui ont toujours accompagné les réunions dansantes.

La déclamation augmente la soif ; de là le verre d'eau que tous les lecteurs s'étudient à boire avec grâce.

Les chants augmentent la soif ; et de là la réputation universelle qu'ont eue les musiciens d'être infatigables buveurs.

Les artistes qui circulent dans nos salons boivent avec autant de discrétion que de sagacité ; mais ce qu'ils ont perdu d'un côté, ils le regagnent de l'autre ; et s'ils ne sont plus ivrognes, ils sont gourmands jusqu'au troisième ciel, tellement qu'on assure qu'au Cercle d'harmonie transcendante, la célébration de la fête de sainte Cécile a duré quelquefois plus de vingt quatre heures.

EXEMPLE

L'exposition à un courant d'air très-rapide est une cause très-active de l'augmentation de la soif ; et je pense que l'observation suivante sera lue avec plaisir, surtout par les chasseurs.

On suit que les cailles se plaisent beaucoup dans les hautes montagnes, où la réussite de leur ponte est plus assurée, parce que la récolte s'y fait beaucoup plus tard.

Lorsqu'on moissonne le seigle, elles passent dans les orges et les avoines ; et quand on vient à faucher ces dernières, elles se retirent dans les parties où la maturité est moins avancée.

C'est alors le moment de les chasser, parce qu'on trouve dans un petit nombre d'arpents de terre les cailles qui, un mois auparavant, étaient disséminées dans toute une commune, et que, la saison étant sur sa fin, elles sont grosses et grasses à satisfaction.

C'est dans ce but que je me trouvais un jour avec quelques amis sur une montagne, et nous étions sur le point de commencer la chasse, par un des plus beaux jours du mois de septembre et sous l'influence d'un soleil brillant.

Mais, pendant que nous déjeunions, il s'éleva un vent du nord extrêmement violent et bien au contraire à nos plaisirs ; ce qui ne nous empêcha pas de nous mettre en campagne.

A peine avions-nous chassé un quart d'heure, que le plus douillet de la troupe commença à dire qu'il avait soif ; sur quoi on l'aurait sans doute plaisanté, si chacun de nous n'avait pas aussi éprouvé le même besoin.

Nous bûmes tous, car les provisions nous suivaient ; mais le soulagement ne fut pas long. La soif ne tarda pas à reparaitre avec

une telle intensité, que quelques-uns se croyaient malades, d'autres prêts à le devenir, et on parlait de s'en retourner, ce qui nous aurait fait un voyage de dix lieues en pure perte.

J'avais eu le temps de recueillir mes idées, et j'avais découvert la raison de cette soif extraordinaire. Je rassemblai donc les camarades, et je leur dis que nous étions sous l'influence de quatre causes qui se réunissaient pour nous altérer : la diminution notable de la colonne qui pesait sur notre corps, qui devait rendre la circulation plus rapide ; l'action du soleil qui nous échauffait directement ; la marche qui activait la respiration, et, plus que tout cela, l'action du vent, nous perçant à jour, enlevait le produit de cette transpiration, soustrait le fluide et empêchait toute moiteur de la peau.

J'ajoutai que, sur le tout, il n'y avait aucun danger : que l'ennemi étant connu, il fallait le combattre : et il demeura arrêté qu'on boirait à chaque demi heure.

La précaution ne fut cependant qu'insuffisante, cette soif était invincible : ni le vin, ni l'eau-de-vie, ni le vin mêlé d'eau, ni l'eau mêlée d'eau-de-vie, n'y purent rien. Nous avions soif même en buvant, et nous fîmes mal à notre aise toute la journée.

Cette journée finit cependant comme une autre : le propriétaire du domaine nous donna l'hospitalité, en joignant nos provisions aux siennes.

Nous dînâmes à merveille ; et bientôt nous allâmes nous endormir dans le foin pour y jouir d'un sommeil délicieux.

Le lendemain ma théorie reçut la sanction de l'expérience. Le vent tomba tout à fait pendant la nuit ; et quoique le soleil fut aussi beau et même plus chaud que la veille, nous chassâmes encore une partie de la journée sans éprouver une soif incommode.

Mais le plus grand mal était fait : nos cantines, quoique remplies avec une sage prévoyance, n'avaient pu résister aux charges répétées que nous avions faites sur elles ; ce n'était plus que des corps sans âme, et nous tombâmes dans les futailles des cabaretiers.

Il fallut bien s'y résoudre, mais ce ne fut pas sans murmurer ; et j'adressai au vent dessicateur une allocution pleine d'invectives, quand je vis qu'un mets digne de la table des rois, un plat d'épinards à la graisse de caillies, allait être arrosé d'un vin à peine aussi bon que celui de Suresne.

DES BOISSONS

On doit entendre par *boisson* tout liquide qui peut se mêler à nos aliments.

L'eau paraît être la boisson la plus naturelle. Elle se trouve partout où il y a des animaux, remplace le lait pour les adultes, et nous est aussi nécessaire que l'air.

EAU

L'eau est la seule boisson qui apaise véritablement la soif ; et c'est par cette raison qu'on n'en peut boire qu'une assez petite quantité. La plupart des autres liqueurs dont l'homme s'abreuve ne sont que des palliatifs, et s'il s'en était tenu à l'eau, on n'aurait jamais dit de lui qu'un de ses privilèges était de boire sans avoir soif.

PROMPT EFFET DES BOISSONS

Les boissons s'absorbent dans l'économie animale avec une extrême facilité ; leur effet est prompt, et le soulagement qu'on en reçoit en quelque sorte instantané. Servez à un homme fatigué les aliments les plus substantiels, il mangera avec peine et n'en éprouvera d'abord que peu de bien. Donnez-lui un verre de vin ou d'eau-de-vie, à l'instant même il se trouve mieux et vous le voyez renaitre.

Je puis appuyer cette théorie sur un fait assez remarquable que je tiens de mon neveu, le colonel Guigard, peu conteur de son naturel, mais sur la vérité duquel on peut compter.

Il était à la tête d'un détachement qui revenait d'une longue marche, et n'était éloigné que de quelques centaines de toises du lieu où l'on devait s'arrêter et rencontrer de l'eau, quand on commença à trouver sur la route les corps de quelques soldats qui devaient le précéder d'un jour de marche, et qui étaient morts de chaleur.

Parmi les victimes de ce climat brûlant se trouvait un carabinier qui était de la connaissance de plusieurs personnes du détachement.

Il devait être mort depuis plus de vingt-quatre heures, et le soleil, qui l'avait frappé toute la journée, lui avait rendu le visage noir comme un corbeau.

Quelques camarades s'en approchèrent, soit pour le voir une dernière fois, soit pour en hériter, s'il y avait de quoi, et ils s'étonnèrent en voyant que ses membres étaient encore flexibles, et qu'il y avait même encore un peu de chaleur autour de la région du cœur.

« Donnez-lui une goutte de *sacré-chien*, dit le *lustig* de la troupe ; je garantis que, s'il n'est pas encore bien loin dans l'autre monde, il reviendra pour y goûter. »

Effectivement, à la première cuillerée de spiritueux le mort ouvrit les yeux ; on s'écria, on lui frotta les tempes, on lui en fit avaler encore un peu, et au bout d'un quart d'heure il put, avec un peu d'aide, se soutenir sur un âne.

On le conduisit ainsi jusqu'à la fontaine ; on le soigna pendant la nuit, on lui fit manger quelques dattes, on le nourrit avec précaution ; et le lendemain, remonté sur un âne, il arriva avec les autres

BOISSONS FORTES

Une chose très digne de remarque est cette espèce d'instinct, aussi général qu'impérieux, qui nous porte à la recherche des boissons fortes.

Le vin, la plus aimable des boissons, soit qu'on la doive à Noé, qui planta la vigne, soit qu'on la doive à Bacchus, qui a exprimé le jus du raisin, date de l'enfance du monde ; et la bière, qu'on attribue à Osiris, remonte jusqu'aux temps au delà desquels il n'y a rien de certain.

Tous les hommes, même ceux qu'on est convenu d'appeler sauvages, ont été tellement tourmentés par cette appétence des boissons fortes, qu'ils sont parvenus à s'en procurer, quelles qu'aient été les bornes de leurs connaissances.

Ils ont fait aigrir le lait de leurs animaux domestiques ; ils ont extrait le jus de divers fruits, de diverses racines où ils ont soupçonné l'élément de la fermentation, et partout où on a rencontré les hommes en société, on les a trouvés munis de liqueurs fortes, dont ils faisaient usage dans leurs festins, dans leurs sacrifices, à leurs mariages, à leurs funérailles, enfin tout ce qui avait parmi eux quelque air de fête et de solennité.

On a bu et chanté le vin pendant bien des siècles, avant de se douter qu'il fût possible d'en extraire la partie spiritueuse qui en fait la force ; mais les Arabes nous ayant appris l'art de la distillation, qu'ils avaient inventée pour extraire le parfum des fleurs, et surtout la rose tant célébrée dans leurs écrits, on commença à croire qu'il était possible de découvrir dans le vin la cause de l'exaltation de saveur qui donne au goût une excitation si particulière ; et de tâtonnements en tâtonnements, on découvrit l'alcool, l'esprit de vin, l'eau-de-vie.

L'alcool est le monarque des liquides et porte au dernier degré l'exaltation palatale : ces divers préparations ont ouvert de nouvelles sources de jouissances ; il donne à certain médicaments une énergie qu'ils n'auraient pas sans cet intermède ; il est même devenu dans nos mains une arme formidable, car les nations du Nouveau-Monde ont été presque autant domptées par l'eau-de-vie que par les armes à feu.

La méthode qui nous a fait découvrir l'alcool a conduit encore à d'autres résultats importants ; car, comme elle consiste à séparer et à mettre à nu les parties qui constituent un corps et le distinguent de tous les autres, elle a dû servir de modèle à ceux qui se sont livrés à des recherches analogues, et qui nous ont fait connaître des substances tout à fait nouvelles, telle que la quinine, la morphine, la strychnine et autres semblables, découvertes ou à découvrir.

Quoi qu'il en soit, cette soif d'une espèce de liquide que la nature avait enveloppé de voiles, cette appétence extraordinaire qui agit sur toutes les races d'hommes, sous tous les climats et sous toutes les températures, est bien digne de fixer l'attention de l'observateur philosophe.

J'y ai songé comme un autre, et je suis tenté de mettre l'appétence des liqueurs fermentées, qui n'est pas connue des animaux, à côté de l'inquiétude de l'avenir, qui leur est également étrangère, et de les regarder l'une et l'autre comme des attributs distinctifs du chef-d'œuvre de Dieu.

Au pare Sohmer, en prenant une consommation pendant que l'orchestre joue :

M. Alphonse, (un artiste.)—Croyez-vous mademoiselle, que cette quartette est excellente !

Mademoiselle Joséphine, (qui a la tournure d'esprit pratique) —Je n'y ai pas goûté ; mais je trouve l'*ice cream* très bon.

LE MALHEUR D'ÊTRE TROP BON



La vieille tante.—Tu es toujours un bon petit chrétien, Bob, n'est-ce pas ?

Bob (hésitant).—Je ne sais pas trop. Tiens Alfred Souffretout est un bon petit chrétien aussi, et cependant, je ne voudrais pas lui ressembler.

La tante.—Pourquoi cela ?

Bob.—Tous les garçons à l'école lui donnent la volée.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LA PEAU

La peau, en latin *pellis*, est une membrane qui enveloppe complètement le corps humain ;

Elle est douée d'une très grande élasticité ; elle se prête avec une docilité désespérante à tout ce que nous lui demandons et elle garde à la longue l'empreinte très marquée de notre caractère de notre humeur, de nos vices et de nos vertus.

Les gens doux, placides, d'humeur égale, gesticulant peu, qui n'ont jamais éprouvé de grandes passions, qui n'ont été qu'effleurés par les vicissitudes de la vie, conservent leur visage uni et sans rides jusqu'à un âge très avancé.

Ceux qui, au contraire, éprouvent le besoin d'accompagner chaque parole d'une grimace affirmative, qui plissent leur front pour exprimer l'étonnement, qui convulsionnent leur bouche à chaque pensée qui traverse leur cerveau, qui froncent le nez à l'approche du danger, ceux qui ont constamment un sourire banal qui froncent les yeux et la bouche, enfin ceux qui pleurent et qui souffrent sont marqués de bonne heure, non par la griffe du temps, comme on le croit généralement, mais par les sentiments que reflète leur visage à chaque instant de leur vie.

On s'étonne de cette contractibilité du visage, il semble qu'il soit la seule partie de notre corps douée de cette susceptibilité ; en réfléchissant un peu on verra que la peau est la même partout. Les jarretières, les corsets ne laissent-ils pas leur trace et d'une façon indélébile ?

Comment s'étonner que la figure, qui est le miroir de ce tyran qu'on nomme la pensée, garde ces impressions sans cesse renouvelées ! Et plus nous vieillissons plus la peau se rétracte et forme les vilains plis appelés rides.

Chez les enfants et les individus très jeunes, les grimaces et autres mouvements du visage ont en général peu d'inconvénients. La partie grasseuse se renouvelle facilement et même après une maladie longue, suivie d'un complet amaigrissement, les jeunes gens conservent leur figure exempte de rides. La peau, très élastique, se retire et ne forme pas de plis, ainsi qu'il arrive aux personnes âgées dont la graisse, particulière à la peau, se dessèche et dont les tissus se rétractent d'une manière insuffisante. Ils arrivent même à un âge avancé à ne plus se rétracter du tout, par conséquent la peau n'adhère plus solidement au corps.

La peau se compose d'abord de deux parties superposées : le derme et l'épiderme.

Le derme est la partie qui se trouve en dessous, partie humide

qui se meut ou plutôt qui glisse sur une couche de tissus lamineux qui lui donne sa souplesse.

L'épiderme est une sorte d'enduit qui sert simplement à protéger le derme. C'est ce dernier qui est la partie essentielle de la peau.

Nous trouvons dans ces deux couches superposées, les follicules pileux, les glandes sudoripares, les glandes sébacées, les papilles.

Nous nous occuperons de ces divers éléments.

La description des fibres élastiques, des fibres musculaires auxquels le derme doit sa contractilité, qui se perdent en faisceaux dans la couche sous-cutanée de certaines régions et se modifie à chaque instant selon les parties qu'elles recouvrent, nous entraînerait dans des digressions scientifiques qui, pour être fort instructives, n'en risqueraient pas moins d'ennuyer profondément nos lectrices. J'ajouterai seulement que les artères de la peau sont extrêmement nombreuses, ce qui fait que ce qui est absorbé par la respiration de la peau se transmet très facilement dans le sang.

Les glandes et follicules pileux, ainsi que le nom l'indique, produisent la matière cornée, autrement dit les cheveux, les poils et les ongles.

Les glandes sudoripares sont celles qui produisent la sueur. La sécrétion des glandes sudoripares est extrêmement importante. Elle augmente quand la température est sèche, elle diminue quand elle est humide. On évalue à 2 livres en 24 heures la quantité d'eau qui s'évapore tout naturellement, sans qu'on s'en aperçoive et sans que la peau y soit invitée par des bains ou une température très chaude. Un homme qui se livre à un exercice fatiguant peut perdre jusqu'à 6 onces de sueur en 1 heure. Cette sécrétion contient un certain nombre de principes alcalins, c'est pourquoi beaucoup de personnes ont la peau légèrement salée selon la quantité qui s'en échappe.

Les glandes sébacées sécrètent la matière du même nom d'une façon continue. Les glandes sébacées ne se trouvent pas en égale quantité sur toute la surface de la peau ; on les trouve principalement sur le visage, notamment au front, aux ailes du nez, et au cuir chevelu.

La matière sébacée est huileuse, elle forme une excellente pomade pour les cheveux ; elle est jaunâtre, c'est une sorte de couche grasseuse qui garantit la peau du contact des corps étrangers.

Il est à remarquer que partout où les glandes sudoripares, celles qui sécrètent la sueur, sont nombreuses, comme par exemple sous les aisselles, les glandes sébacées sont également plus nombreuses, afin de garantir la peau du contact de l'humidité.

Ne pas confondre cette matière sébacée avec le pigment qui se compose de granulations destinées à donner la coloration à la peau. Ces granulations se trouvent dans des cellules placées dans la couche profonde ou muqueuse de l'épiderme. Elle se trouve en quantité énorme chez les nègres et la science est peu avancée dans la connaissance de la composition chimique de la matière pigmentaire.

Les endroits très colorés qui se trouvent sur le corps de certaines personnes ne sont autres qu'une agglomération des cellules pigmentaires et c'est au pigment qu'on doit la coloration plus ou moins foncée de la peau.

Les papilles de la peau se composent d'une quantité infinie de petites saillies qui sont le siège de la sensibilité.

En un mot, ces papilles ne sont autres que le sens exquis du toucher. Il y en a des grosses, des moyennes et des petites ; les grosses se trouvent au pied et à la main, les moyennes sous les ongles et les petites partout.

Ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par ce léger aperçu de quelques-uns des organes qui figurent dans la conformation de la peau, c'est une enveloppe fort susceptible et avec laquelle il faut compter, en la traitant de façon à ne pas provoquer son irritabilité et par conséquent des maladies qui peuvent non seulement devenir incurables, mais se transmettre dans le sang par la respiration cutanée ; car la peau respire beaucoup plus lentement que l'appareil pulmonaire, mais non moins sûrement, cette respiration est en tout cas aussi indispensable à la vie ; ainsi un être humain qu'on envelopperait partout d'un enduit assez fort pour empêcher le contact de la peau avec l'air, mourrait certainement asphyxié.

La peau dégage de l'acide carbonique et absorbe de l'oxygène. Elle n'absorbe pas que de l'oxygène, elle absorbe également par les bains prolongés les sels qu'on y ajoute, très lentement il est

vrai, mais enfin l'absorption se fait dans une certaine mesure. Elle se fait beaucoup plus sûrement par les pommades, onguents et huiles qui amollissent la peau et altèrent parfois le tissu appelé épiderme selon les substances qu'ils renferment. La peau absorbe également le gaz.

De tout ceci il faut conclure que nous ne saurions prendre trop de précautions pour tout ce qui doit toucher à cet organe délicat, sorte d'éponge qui prend et rejette, selon que les corps sont propres à s'y assimiler.

Cependant la peau est extrêmement solide, justement à cause de son élasticité.

Il y a deux genres de peaux, les peaux grasses et les peaux sèches. Les peaux grasses sont celles qui secrètent une grande quantité de matière sébacée, ce qui donne lieu à une grande variété de maladies.

Les peaux sèches sont celles qui, au contraire, ne secrètent pas assez de matière sébacée.

Il en résulte souvent de très graves inconvénients. Quelquefois la matière sébacée se trouve arrêtée à l'épiderme, s'accumule dans l'intérieur des glandes et produit ainsi une maladie appelée acné.

Il y a plusieurs sortes d'acnés ; la plus commune est celle connue sous le nom d'acné ponctuée ou points noirs que beaucoup de personnes s'imaginent être un ver caché sous la peau et qui n'est autre que l'agglomération de la liqueur qui, noircie à l'orifice, ressemble assez en effet à un ver dont la tête se montrerait. Nous nous en occuperons plus tard.

L'important pour la peau, c'est qu'elle respire ; c'est vous dire Mesdames, qu'il faut vous servir de produits extrêmement légers et n'employer que ce qui peut convenir à la nature de votre épiderme.

Les pommades, cold cream et autres préparations grasses conviennent aux peaux sèches, tandis que les eaux de toilettes, vinaigres et eaux alcoolisées, conviennent aux peaux grasses.

Avec un peu de réflexion on éviterait le plus souvent les maladies peu dangereuses ; de ce nombre sont les maladies de peau qui ne proviennent pas des vices du sang, mais de causes accidentelles.

Nos lectrices trouveront sous ce titre quelques recettes très utiles pour les affections de la peau sans importance ; quand elles ne cèdent pas à une médication très simple, c'est qu'elles sont ou peuvent devenir graves. Dans ce cas il faut cesser tout traitement et avoir immédiatement recours au docteur et au besoin à un spécialiste.

SUR LA GREVE

(UN MENAGE HEUREUX)



Une illusion d'optique ; car on ne nous fera jamais croire que c'est elle qui porte la pipe.

UN PEU MELÉ, LE PÈRE !



*Un visiteur (qui vient de loin).—*Monsieur, voyez l'état dans lequel votre coupe cigare m'a mis mon beau cigare de 10 cents.

*Le garçon de bar.—*Sa... tané fou ! Vous vous êtes servi du nouveau tire-bouchon.

TANT PIS

L'avocat revenant de son bureau :

—Je suis épuisé, j'ai travaillé toute la journée sur la machine à écrire.

—Il me semblait que tu as un *type writer*.

—Je l'ai épousé.

HONNEUR ET PLAISIR

Un Américain, (qui est présenté à un prince Allemand).— J'avais le malheur d'être absent, quand le monde officiel a eu le plaisir d'être présenté à votre majesté.

*Le prince.—*C'est un honneur de m'être présenté, monsieur ; non pas un plaisir.

*L'Américain.—*C'est ce que je vois trop tard.

L'ADIEU TOUT BAS.

Autant que moi-même,
En quittant ces lieux,
Cherchez qui vous aime
Et vous plaise mieux !

Eloignez la flamme
Qui nourrit mes pleurs,
Car je n'ai qu'une âme
Pour tant de douleurs !

La raison regarde
A trop d'amitié ;
J'en pris, par mégarde,
Plus de la moitié !

Dormez à ma plainte,
Quand j'écris tout bas
Ces mots que ma crainte
N'exhalera pas !

La femme qui pleure
Trahit son pouvoir ;
Il faut qu'elle meure
Sans le laisser voir !

Quand le cœur sommeille,
Frappé de langueur,
Ce n'est pas l'oreille
Qui comprend un cœur !

Il est un langage
Appris par les yeux ;
Nos yeux, page à page,
Y trouvent les cieux !

C'est un livre d'ange,
Quand on est aimé ;
Si l'un des deux change,
Le livre est fermé !

LA FERME ET LA CAMPAGNE

HUMIDITÉ DES MURS.—CONSERVATION DES PIEUX.—SOL D'ATELIER

Moyen de combattre l'humidité d'un mur.—Rien autre chose à faire, pour enlever l'humidité d'un mur, surtout si elle est permanente, que d'en faire disparaître la cause, si c'est possible, mais on peut en atténuer l'effet en employant le moyen suivant qui réussit très bien. On cloue sur le mur de petits tasseaux carrés, lesquels supporteront des porte-tapisserie ou cadres en bois, sapin ou autre,—il serait prudent de tremper préalablement ces bois dans une dissolution de sulfate de cuivre,—ensuite on fixe une toile que l'on badigeonne grassement avec de la gélatine bichromatée, 2 p. 100 environ de bichromate de potasse ; sur la toile, on colle un premier papier, également imprégné des deux côtés, de la gélatine au bichromate ; quand le tout est très sec, on y adapte la tenture étoffée ou papier, en ayant soin de percer quelques trous avec une grosse aiguille, de préférence dans un dessin du papier, afin de provoquer la circulation de l'air ambiant entre le mur et la tenture. D'ailleurs le papier préparé au bichromate est absolument imperméable à l'eau. Il est indispensable que les opérations ci-dessus soient faites en pleine lumière et d'un seul coup : si la gélatine se refroidit après avoir vu la lumière, elle sera insoluble même en l'eau chaude.

Autre procédé.—Il suffit, pour arrêter absolument l'eau dans son ascension dans un mur, d'interposer une feuille de plomb de si faible épaisseur qu'elle soit, ou encore une couche de ciment de 7 à 8 lignes d'épaisseur entre deux assises ou rangs de briques ou moellons à la base du mur ; l'eau, qui cause en effet ces détériorations, provient, neuf fois sur dix, du sol, et est ainsi entièrement supprimée. Si le mur était adossé à un terrain contenant une couche aquifère et formait un mur de soutènement ayant une face en contact avec le terrain indiqué, la question changerait évidemment et il faudrait cimenter complètement *en outre* la face *extérieure* en contact avec le terrain sur toute sa superficie et encore ne répondrais-je de rien.

Préserver une chambre contre l'humidité.—Voici un procédé recommandé par Raspail pour empêcher l'humidité : 1^o sur le parquet ; 2^o sur les murs d'un appartement situé au rez-de-chaussée :

1^o On refait le pavé avec environ 6 pouces de mâchefer et de poussière de charbon. On étend ensuite une couche d'asphalte d'un pouce, et on place les carreaux par-dessus.

2^o Les murs étant crépis à plâtre, on les enduit de la composition suivante :

Cire jaune..... 7 oz.
Essence de térébenthine... 8 lbs

On chauffe ensuite le mur pour le sécher. On procède par fractions du mur en ayant soin d'enduire avec un pinceau, à mesure que le plâtre sèche. Tenir la composition sur la cendre chaude.

Pour préserver les murs de l'humidité, on peut encore employer le feutre hydrofuge, fabriqué spécialement pour cet usage, par M. D. Chaigneau, fabricant de feutres végétaux à Bordeaux.

Pour arrêter l'humidité des murs crépis au plâtre, on les enduit de la composition suivante :

Cire jaune..... 3½ oz.
Essence de térébenthine... 8 lbs

On tient la composition sur des cendres chaudes, on chauffe d'abord avec une coquille pleine de charbons ardents une certaine surface du mur ; quand on juge que ce pan du mur est assez sec, on y étend la composition avec un gros pinceau ; elle pénétrera dans le mur ; on recommence ainsi à la place suivante, en ayant soin d'observer que la cire ne s'arrête pas à la surface. Quand tout est fini, on peut peindre ou tapisser le mur sans craindre l'humidité ; ce moyen est infailible.

Pour empêcher l'humidité des façades du côté de l'ouest.—Enduire les façades de ciment Portland d'abord, puis les peindre avec de la peinture dite imperméable de R. Gay, de Londres.

Enduit pour les murs et les plafonds.—On commence à employer, en Amérique, la stéatite (silicate de magnésie) pulvérisée pour revêtir les murs et les plafonds. Cette substance prend un beau poli, a une jolie couleur gris perle et donne une surface excellente pour recevoir la peinture, soit à l'huile, soit à la détrempe. Un revêtement de stéatite ne se fendille pas et ne

s'écorne quo très difficilement aux encoignures. C'est un non-conducteur de la chaleur, on peut le laver à grande eau sans qu'il absorbe l'humidité et on peut y planter des clous en toute sécurité. La chaleur et l'humidité ne lui font exhaler aucune mauvaise odeur et il ne jaunit pas en vieillissant. Enfin cet enduit semble spécialement adapté aux hôpitaux, aux fabriques, aux caves, aux marchés, etc.

Conservations des pieux, échelas, tuteurs, etc.—Tous les bois que l'on enfonce en terre, tels que les poteaux, les pieux, les tuteurs, les échelas, se trouvent dans un milieu humide, à l'accès de l'air, parmi plus ou moins de matières organiques qui se décomposent ; en un mot, dans des conditions favorables à leur prompt altération. On peut prolonger de beaucoup la durée des bois destinés à séjourner dans le sol en les soumettant d'abord à un commencement de carbonisation, il suffit de les mettre pendant quelques instants dans un feu clair de façon à ce que la surface seulement ait commencé à être réduite en charbon. On ne fait subir cette opération qu'à la partie qui doit pénétrer dans le sol et à quelques centimètres au-dessus. Quant à la partie qui doit rester à l'air, on la recouvre de deux ou trois couches de goudron de houille (de coaltar) que l'on se procure facilement soit dans les usines à gaz, soit chez les droguistes. Le goudron de houille doit être employé à chaud, et il prendra d'autant mieux que le bois sur lequel on l'applique sera plus sec.

On a toujours considéré comme très difficile de prévenir la pourriture des bois dans la terre ; mais suivant *The British Farmer's Gazette*, une simple précaution, ne coûtant ni travail ni argent, augmenterait de 50 pour 100 la durée du bois mis en terre.

C'est simplement en mettant le bois en terre, dans le sens opposé à celui dans lequel il a poussé, que l'on obtiendrait ce remarquable résultat.

Des expériences ont été faites et des morceaux de chêne, placés en terre dans le même sens qu'ils avaient en poussant, ont été pourris après douze années, tandis que d'autres pièces du même arbre placées à contre-sens ne donnaient pas signe de moisissure plusieurs années après. Le principe de ce procédé tient à ce que les tubes capillaires des bois doivent être placés en sens opposé à la marche de la moisissure, qui se ferait dans le même sens.

Sol d'atelier économique.—Pour faire un sol d'atelier économique et très résistant, on peut employer le moyen suivant, dont on se sert exclusivement à la campagne pour établir le sol des granges où l'on bat le blé, et qui a toujours donné de très bons résultats. Le sol était nivelé convenablement, puis arrosé, on y étend un mélange de chaux défilée à l'air (1^{re} partie) et d'argile (2^e parties), aussi uniformément que possible ; on mouille fortement pour que la liaison de ces deux substances puisse se faire ; au bout de deux ou trois jours, on bat ce mortier, au moyen d'une *demoiselle*, semblable à celle qui sert à écraser le plâtre, et cela pendant quelques jours, jusqu'à ce que le sol ne prouve plus d'empreintes. On le laisse bien sécher.

Mélangez du mâchefer avec un mortier de chaux, étendez-en sur le sol de l'atelier une couche d'environ 12 pouces ; pilonnez, puis recouvrez d'une couche plus mince du même mélange, mais composé de mâchefer écrasé en petits morceaux : pilonnez et laissez sécher. Pour cette seconde couche il faut augmenter un peu la chaux.

Conservation des cordes, toiles, bâches, sacs, etc.—Pour donner une plus grande durée aux cordes, toiles, bâches, sacs, etc., on peut employer le procédé suivant : On place ces objets dans un four ayant conservé encore un peu de chaleur, de façon à les faire complètement sécher. Ensuite on les met à tremper pendant deux jours dans un baquet ou une cuve dans laquelle on a mis à dissoudre de la couperose bleue (du sulfate de cuivre). Les objets sont ensuite retirés, mis à sécher, et dès lors sont prêts à servir. C'est à ce mode de préparation qu'est due la couleur bleue ou verte d'un grand nombre de bâches, de sacs préparés dans des manufactures spéciales.

Herbes dans les cours.—M. Metzger, chimiste à Josefsthaz, nous écrit : " Un moyen très simple d'empêcher l'herbe de pousser dans une cour consiste à y répandre du tan."

Autre recette.—On commence par arracher l'herbe avec un couteau ou un crochet, puis on verse entre les pavés du goudron de houille. J'ai fait faire cette opération au mois de juin dernier dans une cour qui était envahie par les mauvaises herbes. Depuis, elle est restée parfaitement propre."

Poissons rouges.—Pour faire vivre les poissons rouges, il faut les bien soigner; changer leur eau deux fois par semaine, leur donner tous les trois jours à manger quelques vers rouges; ne jamais leur offrir de mie de pain, qui les étouffe; mettre des herbes d'eau dans leur bocal; enfin, précaution indispensable, ne pas remplir complètement le bocal s'il est sphérique, afin que la surface de l'eau en contact avec l'air soit assez grande.

Conservation d'un bouquet.—Voulez-vous faire un bouquet impérissable pendant des mois?

Cucillez des myosotis et mettez-en tremper les tiges dans une assiette à soupe, remplie d'eau de pluie. Placez les fleurs auprès de la fenêtre, pour qu'elles jouissent des avantages résultant de l'abondance de la lumière. Remplissez l'assiette à mesure que l'eau s'évapore. Après trois semaines, vous verrez des racines, grosses comme un fil et toutes blanches, se montrer à la partie de la fleur qui baigne dans l'eau. Elles formeront, peu à peu, une espèce de filet sur l'assiette.

Les fleurs resteront tout à fait fraîches, sauf celles qui étaient déjà avancées quand elles furent cueillies. Aussitôt que les racines courront dans l'eau, de nouveaux boutons se montreront pour remplacer les fleurs fanées.

Les étiquettes de jardin.—Je prends des cartes de visite, non glacées; j'écris dessus, avec n'importe quelle bonne encre noire, ce que je veux noter, et en me servant, comme plume, ce d'un bout de bois blanc, taillé mince et plat à son extrémité; une plume enroulée suffirait. Quand mes caractères sont bien séchés, je plonge mes cartes pendant une heure dans un vase plat contenant de ces résidus d'huile de boîtes à sardines qu'on jette généralement avec dédain, et à tort, dans la rue, comme inutiles. Pour les vrais chercheurs rien n'est inutile. Sorties de ce bain, mes étiquettes sont essuyées. Ainsi préparées, et fixées avec un clou dit à tapisser sur une petite tige de bois, mes étiquettes bravent les pluies, et l'écriture demeure nette pendant deux ou trois ans, selon la qualité des cartons.

M. Hédiard a signalé à ses collègues de la société nationale et central d'horticulture les résultats avantageux d'un essai qu'il a fait et qui a consisté à confectionner des étiquettes pour plantes avec la matière connue sous le nom d'écume de mer. Il a écrit sans difficulté sur ces étiquettes et l'écriture a été ineffaçable.

A ce propos, M. P. Duchartre rappelle qu'on a eu l'idée, il y a déjà longtemps, de faire des étiquettes avec les lames d'ivoire qui restent comme déchet dans les fabriques d'objets en cette matière. On écrit sur ces lames au moyen d'une plume d'oie, avec une solution médiocrement chargée de nitrate d'argent. L'écriture ainsi obtenue noircit à la lumière et reste absolument inaltérable. Si plus tard on veut changer l'inscription, on n'a qu'à gratter la surface de l'ivoire avec du verre, après quoi on y écrit aussi bien que la première fois. Depuis longtemps il emploie ce genre d'étiquettes et il en est satisfait. On peut aussi donner une assez grande durée aux simples étiquettes de bois blanc que les jardiniers emploient journellement, en prenant la précaution, avant d'en faire usage, de les laisser tremper, pendant quelques jours, dans une dissolution de sulfate de cuir.

M. Jamin, de la même Société, dit que ces étiquettes en bois blanc, sans être imprégnées, ont encore une assez longue durée quand on les couvre de blanc de céruse à l'huile.

Un curieux petit jardin d'appartement.—On peut obtenir soit un vase de verdure, soit une suspension dans une fenêtre en procédant de la façon suivante: On prend une éponge bon marché; plus elle est grosse meilleure elle est pour cet usage. On la fait tremper dans de l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle soit complètement gonflée. Ensuite on la presse dans les mains de façon à l'égoutter à moitié, puis dans les trous de l'éponge on introduit des graines de millet, de trèfle rouge, d'orange, de pourpier, de graminées, de lin, et d'une manière générale de toute espèce de plantes germant facilement, et autant que possible donnant des feuilles de colorations variées. On place l'éponge ainsi préparée soit sur un vase, une coupe, ou bien on la pend dans l'embrasure d'une fenêtre où le soleil donne une partie du jour. Puis, tous les matins, pendant une semaine, on l'arrose en pluie légère sur toute sa surface. Bientôt les graines ainsi renfermées dans l'éponge se gonflent, germent et poussent de petites feuilles, et en peu de temps l'on n'a plus qu'une boule de verdure présentant des variétés de couleur suivant les graines que l'on aura employées.

Engrais pour les plantes d'appartement.—Solution pour cultiver les fleurs dans la mouso:

Chlorhydrate d'ammoniaque.....	15 grains
Phosphate acide de chaux.....	15 —
Eau commune.....	1 pinte

Arroser les plantes deux fois par jour avec cette solution.

Engrais pour les plantes d'ornement.—On a préconisé beaucoup de mélanges différents pour favoriser le développement des plantes d'ornement. On réussit souvent très bien en mélangeant deux parties de salpêtre à une de superphosphate de chaux, et en distribuant quelques pincées de ce sel au pied des plantes; il faut proportionner la dose à la dimension des plantes; les mélanges salins sont particulièrement efficaces pour les plantes qui ont un feuillage abondant.

On peut faire un bon engrais pour plantes d'appartement en mélangeant du superphosphate de chaux avec du salpêtre. Pour connaître la composition de l'engrais dont vous parlez, il faudrait le faire analyser par un chimiste.

Sur la culture des azalées.—L'azalée, qui a pris une grande importance dans les jardins d'agrément, fournit de fort belles plantes, principalement les azalées de l'Inde, et forme de charmants buissons rameux et en général bien garnis de feuilles. Du mois d'avril au mois de juin, les azalées se couvrent d'une profusion de fleurs remarquables par la fraîcheur où l'éclat de leurs corolles, variant du blanc pur au rouge foncé et à l'écarlate vif. En les abritant des rayons du soleil, leur floraison peut se prolonger de près d'un mois dans tout son éclat, et, avec les rhododendrons, ce sont, sans contredit, les plantes qui supportent le mieux l'appartement et s'y conservent le plus longtemps en fleur.

Le *Moniteur D'horticulture* fait connaître un nouveau procédé à employer pour aider à la grande végétation et à l'entretien facile des azalées de l'Inde. Aussitôt les premiers beaux jours du printemps arrivés, quand les gelées tardives ne sont plus à craindre, on dépotte toutes les plantes, on gratte légèrement la terre tout autour des mottes sans blesser ni couper les racines, puis on les met en plein air dans des carrés de terre de bruyère. Pendant l'été, l'on arrose comme on le fait pour les autres plantes; quand viendra l'automne, les azalées auront fait de nombreux chevelus, on les remportera dans des vases un peu plus grands que ceux employés l'hiver précédent: on les étouffera pendant quelque temps en serre ou sous châssis fermés et ombrés; ensuite on les traitera comme d'usage. En faisant usage de ce procédé, outre que les soins d'entretien seront moins minutieux en pleine terre qu'en pots, les plantes prendront un développement qu'elles ne peuvent jamais obtenir en pots. Les pincements et la taille devront être faits, comme de juste, avant la mise en pleine terre.

Greffe du rosier sur racines.—Plusieurs systèmes de greffe du rosier sur racine d'églantine ayant été préconisés jusqu'à ce jour sans qu'aucun d'eux présente d'avantages pratiques, nous croyons devoir, dit le *Moniteur D'horticulture*, donner aussi notre manière d'opérer. Nous prenons des églantiers sans tige, mais présentant plusieurs racines longues de 6 à 8 pouces; nous faisons au plantoir, dans un terrain de bonne qualité, des trous destinés à recevoir ces racines, nous introduisons chacune d'elles dans le trou, puis on borne. Dans le courant des mois de juin et juillet, si le sujet a bien pris possession du sol, nous posons un écusson de la variété à multiplier sur ces racines et, lorsque la reprise semble à peu près certaine, on sèvre la racine qui dès lors constitue un sujet distinct ayant sa racine et sa tige.

Si l'on en croit un journal de St. Louis, les journalistes de l'Ouest n'ont pas tous la foi des Croisés. Un propriétaire de journal reçoit l'autre jour par erreur les épreuves destinées à une publication religieuse, dans lesquelles on parlait du déluge. Le propriétaire tombe comme une bombe dans la salle des rapporteurs.—"Comment! Il y a eu une immense inondation, et vous n'en êtes pas encore informés! Ayez à tout prix une entrevue avec ce nommé Noé qui s'est sauvé dans une arche."

L'autre jour, au Marché Bonsecours, les revendeuses se sont permis une minute de bon temps aux dépens d'une brave femme qui venait d'acheter d'un colporteur de l'onguent pour détruire les coquerelles.

—Arrêtez un peu, dit la dame, comment faut-il s'en servir?

Le colporteur.—C'est bien simple, vous prenez une coquerelle et vous lui frottez la tête sur l'onguent. Elle meurt immédiatement.

La dame.—A ce compte-là, j'irais plus vite à les écraser avec mes pieds.

Le colporteur d'un ton convaincu.—C'est aussi un remède très recommandé, madame, pour les tuer.

Mais la boîte était vendue tout de même.

SI VOUS VOULEZ

*Vous tenir au courant de ce qui se passe autour
de vous, LISEZ*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement
\$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00
par année.

*SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer
de quelque chose*

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les jour-
naux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE, 69 rue St. Jacques
MONTREAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct
du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et
les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide
Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour dés-
infecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.
LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B. - A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie
depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le
1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu
plus bas que mon établissement actuel.

— ALLEZ CHEZ —

NORMAN W. McLAREN

57 RUE DU COLLEGE

... POUR LES ...

LETTRES BLANCHES ÉMAILLÉES -----X

ET POUR -----

oX --- Lettres en Papier à l'Épreuve de l'Eau.

☞ SERVANT POUR VITRINES ET ENSEIGNES. ☞

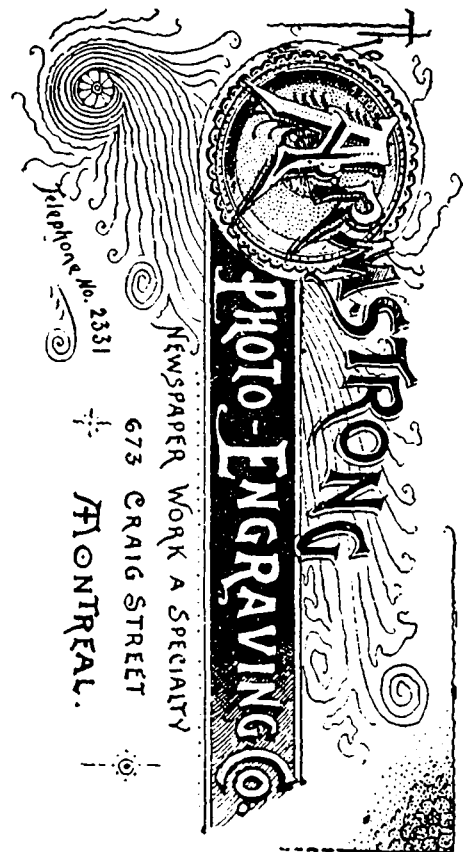
—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERS
et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les
caravannes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les
ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.
Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30
p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.



Pilules de Noix Longues Composées de McGale

(RECOUVERTES DE SUCRE.)

*Pour la guérison certaine de toutes les affections bilieuses, torpeur du Foie,
Manc de Tête, Indigestions, Étourdissements, et de tous les malai-
ses causés par le mauvais fonctionnement de l'Estomac.*

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs
et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles
ne contiennent pas de mercure ni aucune de ses préparations. Tout en
étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel
cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient
les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES, de MCGALE, sont
préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné
avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang
parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant
sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habi-
tuelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des
noix vertes et fraîches, cette préparation, qui, faite en quantité perdait
toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un ex-
trait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de
McGale.